

Avviso ai lettori

La Raccolta Drammatica Corniani Algarotti presenta negli originali irregolarità di impaginazione, lacune e difficoltà di lettura a causa dello stato di conservazione.

Trattandosi di volumi assemblati in legature storiche, non si è potuto intervenire nella ricomposizione corretta dei testi e pertanto le imperfezioni si sono riproposte nella duplicazione che rispecchia fedelmente lo stato degli originali cartacei.

113
Monsieur,

Permettez que je Vous présente
Mina de Barnhelm traduite en
François & que je Vous demande
Votre protection pour elle. Quel
honneur pour ma traduction de
paroître sous Vos auspices! On
verra le frontispice de mon ouvrage

* 3 déco-

décoré de Votre illustre nom. On y reconnoitra celui, que Frederic le héros de son siècle a jugé digne de son estime & de son amitié. Ce sont deux choses que le Monarque Philosophe n'accorda jamais au hazard, mais toujours après un choix sage & judicieux.

Lessing n'a pas manqué de saisir ce point de vue : Le Major de Tellheim son principal personnage en homme après une suite de revers accablans pour son grand cœur, reçoit une lettre du Roi, où ce Prince lui rend le témoignage le plus glorieux

rieux & le plus authentique qui puisse flatter un Militaire.

Oserois-je bien, Monsieur Vous faire ici un aveu? Quoique Tellheim ne soit qu'un personnage fictif, combien ne s'intéresse-t'on pas pour lui! On s'étonne de trouver une ame si grande, des sentimens si rares, une bravoure, une noblesse, une générosité dont on voit peu d'exemples. Frapé de voir ces traits réunis, réalisés en Vous, j'ai cédé au penchant qui me portoit à Vous adresser publiquement mon hommage.

* 4

Quel

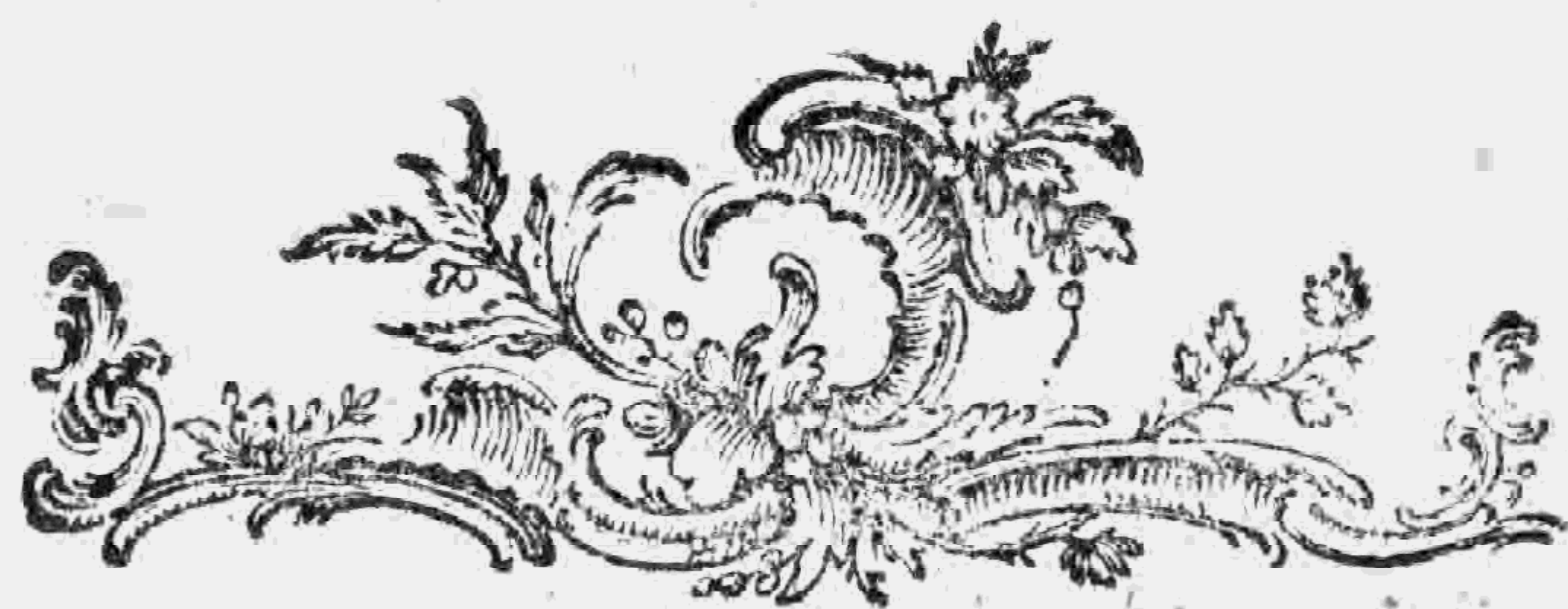
Quel beau champ pour la lou-
ange, si je voulois ici laisser pren-
dre l'effor à ma plume! Mais je fais
que les grands hommes n'aiment
pas les éloges; ils aiment beaucoup
mieux les mériter.

J'ai l'honneur d'être avec un
très profond respect

Monsieur

Votre très humble & très
obéissant serviteur

* * *



Avant propos.

*V*oici une piece du théâtre Allemand,
qui jusqu'ici cherche son égale dans
ce genre. J'ai essayé d'en faire passer les
beautés dans une langue étrangere: Entre
autres motifs j'ai voulu que la France fût
une bonne fois persuadée que l'Allemagne peut
atteindre au grand dans tous les genres.

Je sais bien que Lessing doit en partie
aux beautés locales de sa piece le succès écla-
tant qu'elle a eu à Berlin; mais tout étran-
ger un peu connoisseur regardera Lessing
comme un habile homme & sa piece comme
un morceau de prix. Les trois unités y sont
observées; le plan est bien conçu; les scenes

* 5

bien

Avant propos.

bien amenées, & l'intérêt regne dans toute l'action. Quelle ingénieuse adresse de faire parvenir à Mina la bague de son amant, & de tirer de ce bijou tout le parti possible pour le noeud de sa piece! A la beauté du stile, au perpetuel jeu de mots, à l'élégant badinage, il joint une délicatesse de sentimens, de l'ame, de la noblesse, & des traits de cette antique probité qui ne se trouve plus que dans un petit nombre de familles, & non pas dans ces cercles, qu'il plait à nos agréables d'appeller la bonne compagnie.

Mais cette piece seroit-elle absolument sans tache? Parmi toutes les critiques qui ont paru à ce sujet, celle que Mons. de Sonnenfels en a faite dans ses lettres sur le théâtre de Vienne, est sans contredit la meilleure. Un homme d'un mérite universellement reconnu pour la littérature Allemande & en particulier pour le théâtre; qui eut assez de courage pour bannir à jamais l'Arlequin sous tout déguisement quelconque; qui osa réta-

blir

Avant propos.

blir le bon gout en dépit des loges & du parterre; un homme dis-je, qui à une érudition profonde joint l'excellent art de critiquer avec discernement, ne peut prononcer qu'un jugement éclairé & fondé. Je souscrirois volontiers sans exception à celui qu'il a porté de Mina, si je ne croyois pas qu'il fait tort à Mr. Lessing, quand il prétend que Riccaut parle aussi mal François qu'Allemand. Dans la seizieme piece de la Bibliothèque de Klotz, un assez froid critique opine du bonnet & fait l'analyse de quelques passages, que je vais suivre avec le critique anonime.

„Est-il permis Monsieur le Major?„ Cette premiere entrée, dit-il, est un germanisme. Quelle idée! où a-t'il pris cela? Je trouve cette façon de parler très Françoise, & même je la préférerois à cette autre: „Puis-je entrer?„ Je m'en rapporte à l'usage qui est juge en pareille matiere. Continuons: „Ah! voila de ses politesses!„

Ce

Avant propos.

Ce Voila le choque, il est bien difficile! Ce Voila, qu'il reprouve est peutêtre ce qu'il y a de mieux dit, il donne à l'éloge de Riccaut plus de vivacité & d'enthousiasme: si l'auteur eût ajouté le mot: bien,, & eût fait dire ainsi à Riccaut „Ah! Voila bien de ses politesses,, sa phrase rempliroit peutêtre mieux l'oreille; mais telle qu'elle est, je n'y vois rien de vicieux. Mais s'agit-il simplement de dire: Cela est mal dit? Prouvez-moi, lui dira Lessing, que cela est mal dit, ou citez-moi des autorités, la vôtre seule ne suffit pas; comment vous ériger en critique de la langue Française, vous qui ignorez un proverbe si familier chez elle „les amis de nos amis font nos amis,, Vous qui n'aimez pas ce mot: „s'entr'aider,, qui est si beau, si énergique, que la Fontaine a si heureusement employé dans sa fable, qui a pour titre: le cheval & l'âne:

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

Et

Avant propos.

J'ai été fort en peine de savoir comment je me tirerois de la scène de Riccaut: D'abord je voulois l'omettre, attendu que cet épisode n'a point un enchainement réel avec la pièce, qu'il ne dit rien de plus, que ce que le Fourrier nous apprend. D'ailleurs comment rendre le plaisant de cet original, qui venoit faire ressource chez Tellheim, & qui à son défaut met la bourse de sa maîtresse à contribution? Le mauvais Allemand, qui ajoute encore au ridicule du personnage ne pouvoit pas entrer dans une traduction Française. Toute réflexion faite, j'ai crû devoir conserver ce morceau épisodique, où Mina fait éclater son bon coeur en soulageant un malheureux. J'ai fait un gascon effronté de Monsieur Riccaut de la Marlinière: ce rôle entre les mains d'un bon acteur peut faire encore beaucoup de plaisir.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur la traduction: C'est au Public à en juger. Quant à quelques petits changemens, je crois pou-

Avant propos.

—————
pouvoir les justifier. Si je ne fais pas donner par exemple cent coups de plat d'épée à Werner, c'est parcequ'on n'en donne point au Soldat François. Si je ne permets point que Lisette se jette tout à fait à la tête du Fourrier, c'est que la délicatesse Françoisse auroit trop à souffrir d'une telle démarche: Une blanchisseuse de Paris ne feroit pas sans rougir ce que fait la femme de chambre Allemande. Chaque país, chaque mode.



MINA

6

MINA DE BARNHELM,

ou

les aventures des Militaires.

Personnages.

De Tellheim, Major réformé.

Mina de Barnhelm.

Le Comte de Bruchsal, son Oncle.

Lisette, suivante de Mina.

Frontin, valet du Major.

Paul Werner, ancien Fourrier du Major.

L'hôte.

Une Dame en deuil.

Un Courrier.

Riccaut de la Marliniere.

La scene se passe tant dans la salle de l'hotellerie, que dans un appartement contigu à cette salle,



A Æ t e P r e m i e r .



Scene Premiere.

Frontin. (assis sur l'un des cotés du théâtre, endormi & parlant en rêvant.)

Coquin d'aubergiste! Tu nous? — à moi camarade! — Frappe, tue!
(il leve le bras comme pour frapper & se réveille dans ce mouvement.) Ah! Encore? Je ne puis fermer l'oeil sans rêver que je me bats avec lui. Si du moins la moitié de ces coups lui tomboient réellement sur le corps! — — Mais il est déjà jour! Il faut que j'aille bientôt chercher mon pauvre maître. S'il veut m'en croire, il ne remettra plus le pied dans cette maudite maison. Où peut-il avoir passé la nuit?

A 2

Scene

Scene Seconde.

*L'hôte. Frontin.**L'hôte.* Bon jour, Monsieur Frontin, bon jour! Oh, oh! déjà levé? ou pour mieux dire: encore debout?*Frontin.* Dites tout comme vous voudrez.*L'hôte.* Je ne veux dire que bon jour; & cela mérite bien que Monsieur Frontin me dise: je vous remercie.*Frontin.* Grand merci!*L'hôte.* On a de l'humeur, quand on ne peut pas dormir à son aise. Je gage que Monsieur le Major n'est pas rentré & que vous avez été obligé de l'attendre.*Frontin.* Cet homme-là est forcier!*L'hôte.* Je m'en doute, je m'en doute.*Frontin.* (se retournant pour s'en aller.) Votre serviteur.*L'hôte.* (le retient) Eh non, Monsieur Frontin!*Frontin.* Eh bien; je ne suis pas votre serviteur.*L'hôte.* Eh Monsieur Frontin, j'espère que vous n'êtes plus fâché de ce qui s'est passé hier? Comment? garder la rancune jusqu'au lendemain! fi! cela n'est pas beau.*Fron-**Frontin.* Et moi, je veux la garder d'un lendemain à l'autre.*L'hôte.* Y-a-t-il de l'humanité?*Frontin.* Il y en a autant qu'à jeter un honnête homme à la porte, à le laisser sur le pavé, parcequ'il ne peut pas payer sur le champ.*L'hôte.* Fi! qui pourroit avoir cette cruauté?*Frontin.* Un honnête cabaretier. — Mon maître! Un homme comme lui! Un si brave Officier!*L'hôte.* Moi, je l'ai jeté à la porte? Je l'ai mis sur le pavé? Oh! j'ai trop d'égard pour un Officier, & trop de compassion pour un Officier réformé. Il est vrai que j'ai été dans la nécessité de lui donner un autre appartement — mais ne songeons plus à tout cela Monsieur Frontin (il appelle de la cuisine) Hola, quelqu'un! — Je veux réparer cela d'une autre manière. (un garçon paroît) Apporte-nous un petit verre de Ratafia; mais du bon, c'est pour Monsieur Frontin.*Frontin.* Ne vous gênez pas notre hôte. Je veux que cela me serve de poison, si... Mais ne jurons point, je suis encore à jeun!

A 3

L'hôte.

L'hôte. (au garçon, qui apporte une bouteille de liqueur & un verre) Donne; va-t-en! — Allons Monsieur Frontin! Voici quelque chose d'admirable; de spiritueux, d'un gout délicat, c'est du divin. (il verse dans le verre & le lui présente) Voici de quoi restaurer un estomac fatigué d'avoir passé la nuit.

Frontin. Je ne fais si je dois le prendre. — Mais pourquoi ma santé souffriroit-elle de sa grossièreté? (il prend le verre & le vuide.)

L'hôte. Grand bien vous fasse, Monsieur Frontin.

Frontin. (lui rendant le verre.) Cela n'est pas si mauvais! — — mais avec tout cela notre hôte, vous êtes toujours un manant.

L'hôte. Eh non, non! Vîte, encore un coup; on ne va pas sur une jambe.

Frontin. (après avoir bu) Parbleu! il faut l'avouer; voila qui est bon, fort bon! — Est-ce vous-même qui l'avez fait, notre hôte?

L'hôte. Oh que non! C'est de la véritable liqueur de Montpellier.

Frontin. Tenez, si j'étois un flateur, je ferois le pied de veau pour l'amour de votre liqueur; mais je ne le suis point; il faut

faut que mon cœur s'explique — vous n'êtes qu'un manant, notre hôte.

L'hôte. Personne ne m'a encore dit cela en face. — Encore un verre Monsieur Frontin; Les bonnes choses se répètent trois fois.

Frontin. Je le veux bien. (il boit) C'est une bonne chose, vraiment bonne — mais la vérité vaut encore mieux; — vous n'êtes qu'un manant, notre hôte.

L'hôte. Si je l'étois, serois-je aussi patient à écouter vos injures?

Frontin. Oh oui, car il est rare qu'un manant fasse le méchant.

L'hôte. N'en voulez-vous pas encore un? Quatre chevaux tirent mieux qu'un.

Frontin. Non, trop est trop! Et que gagnerez-vous à cela? Je vuidrai la bouteille jusqu'à la dernière goutte sans démordre de mon sentiment. Fi, notre hôte! Avoir de si bonne liqueur & des manières si basses! — Un homme comme mon maître, qui loge chez vous depuis si long-tems, de qui vous avez tiré de beaux & bons écus, qui ne vous a jamais dû un sol; pousser la cruauté jusqu'à lui oter son appartement &

pendant son absence! — Le tout parcequ'il n'a pas payé les derniers mois aussi régulièrement que par le passé & qu'il ne fait plus la même dépense chez vous!

L'hôte. Mais j'avois absolument besoin de cet appartement. D'ailleurs je ne pouvois pas attendre le retour de Monsieur le Major, & je savois bien qu'il y consentiroit volontiers. Pouvois-je renvoyer des étrangers d'une si grande distinction? Pouvois-je céder une si bonne aubaine à un autre aubergiste? Et d'ailleurs où auroient-ils pu aller loger? Tout est plein maintenant dans les auberges. Auroit-il été poli de laisser sur le pavé une Dame jeune, belle, aimable? Oh! pour cela votre maître est trop galant-homme! Et après tout, quel tort lui fais-je? Ne lui ai-je pas fait préparer un autre appartement?

Frontin. Oui, un chenil sur le derrière, tout près du colombier, dont la vue donne sur les murs épais du voisin — —

L'hôte. Ah! la vue étoit fort belle autrefois, avant que ce maudit voisin ne fit élever le mur. Mais, au demeurant, la chambre est fort jolie & bien tapissée — —

Frontin. Dites, qu'elle l'étoit jadis.

L'hôte.

L'hôte. Mais non, elle l'est encore d'un côté. Et votre petite chambre Monsieur Frontin, qu'y trouvez vous à redire? N'y a-t-il pas une cheminée? Il y fume un peu à la vérité pendant l'hiver — —

Frontin. Oui, c'est un joli coup d'œil en été. — — — Ecoutez, je crois que vous vous moquez de nous encore par dessus le marché? — —

L'hôte. Eh là, là, Monsieur Frontin — —

Frontin. Prenez garde de m'échauffer la tête, ou si non — —

L'hôte. Je vous échauffe la tête? Oh non, c'est la liqueur — —

Frontin. Un Officier comme mon maître! Vous croyez apparemment qu'un Officier réformé n'est pas capable de vous casser bras & jambes. Pourquoi étiez vous donc si complaisants pendant la guerre, Messieurs les Aubergistes? Pourquoi dans ce tems-là chaque Officier étoit-il pour vous un homme respectable, & un soldat un brave & honnête garçon? A peine la paix est-elle faite que vous voila déjà redevenus insolents?

L'hôte. Pourquoi vous emporter de la sorte, Monsieur Frontin? — —

Frontin. Il me plait moi de m'emporter. — —

Scène Troisième.

Le Major l'Hôte. Frontin.

Le Major. (en entrant) Frontin!

Frontin. (qui croit que c'est l'Hôte qui l'appelle) Ha! ha! il me paroît que nous nous connoissons.

Le Major. Frontin!

Frontin. J'aurois cru que j'étois bien Monsieur pour vous.

L'hôte. (apercevant le Major) St, st, st! Monsieur, Monsieur Frontin! — Régardez donc, — votre maître — —

Le Major. Frontin, il me semble, que tu querelles? Que t'ai-je recommandé?

L'hôte. Moi, Monsieur le Major, me quereller? Le ciel m'en préserve! Votre humble serviteur n'aura jamais la hardiesse de se quereller avec quelqu'un qui a l'avantage de vous appartenir.

Frontin. Ah! si je pouvois appliquer mon poing sur ce dos à courbettes! — —

L'hôte. Il est vrai, que Monsieur Frontin prend le parti de son maître, & cela un peu

peu vivement. Mais il a raison; je l'en trouve plus estimable; cela me le fait aimer —

Frontin. Oh! si je pouvois lui casser les dents!

L'hôte. C'est dommage, qu'il s'échauffe pour rien. Car je suis persuadé que Monsieur le Major ne m'en veut pas, de ce que la nécessité — — m'a forcé de — — —

Le Major. En voila assez Monsieur! Je vous dois; vous disposez de ma chambre en mon absence; il faut vous payer; il faut que je cherche à me pourvoir ailleurs. Rien de plus naturel! — —

L'hôte. Comment ailleurs? Vous voulez déloger Monsieur le Major? Ah malheureux que je suis! Je suis perdu! Non! j'aime mieux que la Dame cherche un autre appartement. Monsieur le Major ne peut, ni ne veut lui céder le sien; il est à lui; elle en fortira; je n'y saurois que faire — — Je vais Monsieur. — —

Le Major. L'ami, n'allez pas faire deux sottises à la fois. Il faut que cette Dame reste en possession de l'appartement — —

L'hôte. Que Monsieur le Major au moins ne croye pas que ce soit par méfiance, à cause

cause de ce qu'il me doit. — Comme si je ne favois pas bien que Monsieur est en état de me payer quand il voudra. — — Ce petit sac, que Monsieur avoit dans son bureau — où il y a un étiquet portant cent Louis — — oh! j'en ai bien soin. —

Le Major. C'est ce que j'espere, comme de tous mes autres effets. — Frontin les emportera, après qu'il vous aura payé le compte. — —

L'hôte. Ma foi, j'étois tout tremblant quand je trouvai ce petit sac. — J'ai toujours regardé Monsieur le Major comme un homme d'ordre; d'une sage prévoyance; qui favoit ménager une poire pour la soif. — Mais si je m'étois douté qu'il y eût de l'argent comptant dans votre bureau. — —

Le Major. Vous en auriez agi plus poliment avec moi. Je vous entends. — Allez, Monsieur, retirez-vous; j'ai à parler à mon domestique. — —

L'hôte. Mais, Monsieur — —

Le Major. Suis-moi, Frontin, Monsieur ne veut pas permettre que je te parle chez lui. — —

L'hôte.

L'hôte. Je me retire Monsieur — Toute ma maison, tout mon bien est à votre service.
(il sort.)

Scene Quatrieme.

Le Major. *Frontin.*

Frontin. (trépignant des pieds, & faisant des grimaces d'indignation.) Fi!

Le Major. Qu'est-ce qu'il y a?

Frontin. J'étouffe de colere.

Le Major. Tu as l'air d'un homme qui tombe en apoplexie.

Frontin. Et vous, Monsieur — je ne vous reconnois plus du tout. Que je meure à vos yeux si sans vous, en dépit des roues & des potences, je n'eusse étranglé ce Tartuffe, ce tygre, sans pitié & si je ne l'eusse déchiré à belles dents. —

Le Major. Sot animal!

Frontin. Oh j'aime mieux être un animal, qu'un homme comme celui-là.

Le Major. Mais que veux tu donc?

Frontin. Je veux que vous soyiez sensible à l'affront qu'on vous fait.

Le Major. En suite?

Frontin.

Frontin. Que vous vous vengiez — mais non, ce coquin est trop méprisable; il ne mérite pas votre colere. —

Le Major. Je le vois: tu voudrais bien être chargé de ma vengeance? C'étoit d'abord mon avis. Je n'aurois pas dû remettre les pieds ici. C'est toi, qui aurois dû le payer. Je te connois, je fais les airs & le ton que tu prendrais en lui donnant de l'argent.

Frontin. Oui? ce seroit là une fort belle vengeance!

Le Major. Il faut la différer. Je n'ai pas un fol d'argent comptant; je ne fais pas même où en prendre.

Frontin. Vous n'avez point d'argent comptant? Qu'est-ce donc que ce sac de cent Louis, que l'hôte a trouvé dans votre bureau?

Le Major. C'est un dépôt.

Frontin. Ce ne peut pas être les cent Louis que votre Fourrier vous a donné il y a un mois?

Le Major. C'est cela même; cela vient, de Werner. Et pourquoi pas?

Fron-

Frontin. Quoi? Vous ne vous en êtes pas encore servi? Oh! Vous pouvez en disposer, je vous en donne ma parole.

Le Major. Sûrement?

Frontin. J'ai dit à Werner la façon dont on vous amuse au bureau de la guerre. Il a appris que — — —

Le Major. Que j'allois être bientôt réduit à la besace, si je ne l'étois déjà. Je te suis bien obligé, Frontin. Et c'est sûrement d'après ton avis que Werner a voulu partager avec moi sa misère. — Je suis charmé d'avoir rencontré juste — Monsieur Frontin, faites votre compte, il faut nous séparer — —

Frontin. Comment Monsieur?

Le Major. Paix! — Quelqu'un vient. — —

Scene Cinquieme.

Une Dame en deuil. Le Major. Frontin.

La Dame. Je vous demande mille pardons Monsieur! — —

Le Major. Qui demandez-vous Madame? —

La Dame. L'homme respectable auquel j'ai actuellement même l'honneur de parler.

Vous

Vous ne me reconnoissez plus? Je suis la veuve de votre Capitaine en second —

Le Major. Oh ciel Madame! que vous êtes changée! — —

La Dame. Je relève d'une maladie considérable, causée par la perte de mon mari. Je suis forcée de venir de grand matin vous importuner. Je pars pour la campagne; je me retire chez une amie, qui sans être à son aise a la générosité de me donner un azyle en attendant. — — —

Le Major. Sors, laisse-nous. (Frontin sort.)

Scène Sixieme.

La Dame. Le Major.

Le Major. Parlez en liberté Madame. Ne craignez point de m'expliquer vos malheurs. Puis-je vous être utile en quelque chose?

La Dame. Monsieur le Major. —

Le Major. Je vous plains Madame! Que puis-je faire pour vous? Votre époux étoit mon ami; oui, mon ami; j'ai toujours été délicat dans le choix de mes amis.

La

La Dame. Qui le fait mieux que moi? Vous méritiez son amitié, il étoit digne de la vôtre. Vous auriez été l'objet de sa dernière pensée, votre nom auroit été le dernier son de sa voix mourante, si le droit de la nature n'eût point exigé cette triste prérogative pour son malheureux fils, pour son épouse en larmes. —

Le Major. Cessez Madame, je vous en prie. J'aimerois à pleurer avec vous, mais aujourd'hui je n'ai point de larmes à répandre. Epargnez-moi! Vous me trouvez dans un moment où je serois tenté de murmurer contre la providence — Oh, mon cher Marloff! mon vertueux ami! Expliquez-vous, qu'ordonnez-vous, Madame? Si je puis vous servir, si je le puis. — — —

La Dame. Je ne puis partir pour la campagne, sans remplir ses dernières volontés. Peu d'instans avant sa mort il se souvint qu'il mouroit votre débiteur & me conjura de vous satisfaire au premier argent qui me rentreroit. J'ai vendu ses équipages, & je viens retirer son billet. —

Le Major. Quoi Madame, c'est là ce qui vous amene?

B

La

La Dame. Oui, Monsieur. Permettez-moi de vous compter cette somme.

Le Major. Non, Madame! Marloff me devroit? Cela ne se peut pas. Je vais voir.
(il tire son portefeuille, & cherche) Je ne trouve rien.

La Dame. Vous aurez sans doute égaré son billet, il ne fait rien à la chose. — Permettez — — —

Le Major. Non, Madame! je n'égaré jamais un pareil effet. Puisque je ne l'ai point, c'est une preuve que je n'en ai jamais eu, ou que si je l'ai eu, il y a satisfait & que je l'ai rendu.

La Dame. Monsieur le Major! — — —

Le Major. Très certainement, Madame. Marloff ne me doit plus rien. Je ne me souviens pas même qu'il m'ait jamais rien dû. C'est plutôt moi, qui lui dois; cela est exactement vrai. Je n'ai rien pu faire pour un homme qui a partagé avec moi pendant six ans, bonne & mauvaise fortune, gloire & danger. Je n'oublierai pas, qu'il a laissé un fils, ce fils sera le mien, aussitôt que je pourrai être son pere. L'embarras dans lequel je me trouve maintenant moi-même m'empêche — —

La

La Dame. Homme généreux! Mais, Monsieur, ne me rendez pas méprisable à vos yeux. Prenez cet argent, après cela je serai tranquille. —

Le Major. N'est ce pas assez pour votre tranquillité de l'assurance que je vous donne que cet argent ne m'appartient pas? Ou bien aimeriez-vous mieux que je le ravisse à un jeune orphelin, le fils de mon ami? Oui Madame, ce seroit un vol manifeste que d'accepter cette somme. C'est à lui qu'elle appartient, vous devez la lui conserver.

La Dame. Je vous entends Monsieur. Pardonnez, si je n'ai point encore appris, comment on doit recevoir un bienfait. Mais vous, d'où savez-vous qu'une mere fait plus pour son fils, qu'elle ne feroit pour elle-même? Je m'en vais — —

Le Major. Allez, Madame, allez. Partez, je vous souhaite un bon voyage. — Je ne vous prie point de me donner de vos nouvelles. Elles pourroient me venir dans un tems, où je ne serois pas à même d'y répondre, comme je le desirerois. Encore un mot, Madame; j'allois oublier l'essentiel. Il est dû encore à Marloff de l'argent à la

B 2

caisse

caisse de notre Regiment ci devant réformé. Ses prétentions sont aussi légitimes, que les miennes. Aussitôt qu'on me payera, on le payera aussi. Je vous réponds de cet argent —

La Dume. Oh! Monsieur — Le silence est mon partage. — Préparer ainsi les bienfaits jusque dans l'avenir, c'est aux yeux de l'immortel les avoir déjà faits. Recevez sa récompense & mes larmes. (elle sort)

Scene Septieme.

Le Major.

Femme infortunée & vertueuse! N'oublions pas d'éteindre entièrement cette dette. (il tire quelques papiers de son portefeuille & les déchire)
Qui fait, si ma propre misere ne pourroit pas un jour m'induire à en faire usage?

Scene Huitieme.

Frontin. Le Major.

Le Major. Te voila?

Frontin. (s'essuyant les yeux) Oui, Monsieur!

Le

Le Major. Tu as pleuré?

Frontin. Je viens d'écrire mon compte à la cuisine, il y fait une fumée horrible. Le voici.

Le Major. Donne.

Frontin. Ayez pitié de moi Monsieur. Je fais bien que personne n'en a de vous, mais j'espere — —

Le Major. Eh bien! que veux-tu? — —

Frontin. Je veux mourir si j'ai compté, que vous me donneriez mon congé.

Le Major. Je ne puis plus te garder; il faut que j'apprenne à me servir moi-même. (il ouvre le compte, & lit) „Ce que me doit Monsieur le Major: Trois mois & demi de gage „à trente francs par mois font 105 Livres. „Pour petits déboursés faits depuis le premier de ce mois, 10 L. 15 s. 6 d. Total, „115 l. 15 s. 6 d., — Bon, & il est juste que je te paye le mois courant en entier.

Frontin. Tournez, Monsieur, s'il vous plait — —

Le Major. Y a-t-il encore quelque chose? (il lit) „Ce que je dois à Monsieur le Major: Payé pour moi au chirurgien „du Régiment 100 l. Pour soins & alimens:

B 3

„156 l.

„156 l. Avancé à mon pere, à ma priere,
 „après le pillage & l'incendie de sa maison,
 „sans y comprendre les deux chevaux de
 „bat, dont Monsieur lui a fait présent: 200 l.
 „Total: 456 l. En en déduisant ce qui me
 „revient, je redois à Monsieur le Major
 340 l. 4 s. 6. — Ecoute, est ce que tu es fou ?

Frontin. Je fais bien que je vous dois davantage, mais ce seroit peine perdue que de l'ajouter, puisque je ne puis pas même vous payer ce qui est sur le mémoire; & avec tout cela, si vous m'otez mon habit, que je n'ai pas encore gagné, il falloit autant me laisser périr à l'hôpital.

Le Major. Pour qui me prends-tu ? Tu ne me dois rien. Je te recommanderai à quelqu'un de ma connaissance, chez qui tu seras mieux que chez moi.

Frontin. Je ne vous dois rien, & vous ne laissez pas que de me chasser ?

Le Major. C'est que je ne veux pas me mettre dans le cas de te devoir.

Frontin. N'est-ce que pour cela ? — Comme il est vrai, que je vous dois, que vous ne ferez jamais dans le cas de me devoir,

voir, de même vous ne me chasserez pas. — Faites tout ce qu'il vous plaira Monsieur le Major; je reste avec vous; il le faut. —

Le Major. Et ton entêtement, ton air brutal & insolent avec ceux dont tu te crois indépendant, ta joie insultante pour les malheurs d'autrui, ce caractère de rancune —

Frontin. Avilissez-moi tant qu'il vous plaira; malgré cela je ne penserai pas plus mal de moi, que de mon chien. L'hiver passé me promenant sur la brune le long du canal, j'entendis des gémiffemens. Je descends, je suis la voix, je pense sauver la vie à un enfant, & je retire de l'eau un chien barbet. N'importe, dis-je en moi-même. Ce chien me suivit; mais je n'aime pas les barbets. J'avois beau le chasser, le battre, peine inutile. Je ne voulus pas le laisser entrer la nuit dans ma chambre, eh bien, je le trouvai le lendemain sur le pas de ma porte. Quand il m'approchoit de trop près, je le chassois à coups de pied: il crioit, me regardoit en remuant la queue. Jamais je ne lui ai donné un morceau de pain; cependant il n'y a que moi qu'il écoute & dont il se laisse toucher. Il fait sans cesse des fauts

devant moi, & sans que je le veuille, il me fait admirer son adresse. C'est un vilain barbet, mais c'est le meilleur chien du monde. S'il continue, malgré mon aversion pour les barbets, je crois que je cesserai de les haïr.

Le Major. (à part) Il en fera de même de moi avec lui. Non, il n'y a point d'homme tout à fait inhumain. — Frontin, tu restes avec moi.

Frontin. Sans doute! — vous voulez vous passer de domestiques? vous ne songez donc pas à vos blessures, que vous ne pouvez vous servir que d'un bras? vous savez bien, que vous ne pouvez pas vous habiller tout seul. Non, vous ne sauriez vous passer de moi. Sans me vanter, voyez-vous Monsieur le Major, je suis un domestique prêt à tout faire. — Quand il s'agit de mon maître, j'irois pour lui mandier, voler.

Le Major. Frontin, il faut nous séparer.

Frontin. Oui, oui! j'entends.

Scene

Scene Neuvieme.

Un domestique. Le Major. Frontin.

Le Domestique. St! Camarade!

Frontin. Qu'est ce qu'il y a?

Le Domestique. Ne pourriez-vous pas m'indiquer l'Officier qui logeoit encore hier dans cette chambre? (montrant la porte du doigt.)

Frontin. Cela est très aisé. Que lui voulez-vous?

Le Domestique. Je n'ai que des compliments à lui faire. Ma maîtresse a sçu qu'on a délogé Monsieur par rapport à elle. Elle fait vivre & je viens de sa part lui en faire des excuses.

Frontin. Eh bien, faites lui vos excuses. Le voila.

Le Domestique. Qui est-il? Comment l'appelle-t-on?

Le Major. Mon ami, j'ai déjà entendu le sujet de votre commission. Votre maîtresse pouvoit se passer de cette politesse, j'en ai la reconnoissance qu'elle merite. Faites-lui

B 5

mes

mes civilités — Comment s'appelle-t-elle votre maîtresse ?

Le Domestique. Comment elle s'appelle ? Elle se fait appeller Madame.

Le Major. Quel est son nom de famille ?

Le Domestique. Je ne l'ai pas encore appris, Je ne me soucie guères de le demander. Je m'arrange toujours de façon à changer de condition toutes les six semaines. Qui diable pourroit retenir tous leurs noms! — —

Frontin. Camarade, vous êtes un brave!

Le Domestique. Il n'y a que quelques jours que je suis au service de ma maîtresse: c'est à Dresde que j'entrai chez elle. Je crois qu'elle est ici pour chercher son amant. — —

Le Major. Il suffit, mon ami; c'est le nom de votre maîtresse que je vous demandois & non pas ses affaires. Allez!

Le Domestique. Camarade! je ne m'accommoderois pas d'un maître comme celui-là.

(il sort.)

Scene

Scene Dixieme.

Le Major. Frontin.

Le Major. Frontin, fais en sorte que nous quittions cette maison! La politesse de la Dame étrangere me semble encore plus gênante que la dureté de l'hôte. Tiens, prends cette bague; cest le dernier bijou qui me reste, je n'aurois jamais cru en faire un tel usage! — Mets-la en gage pour quatre vingt Louis; je compte que le memoire de l'hôte ne montera pas à trente. Payes-le & emporte mes effets. — Mais où aller loger? — où tu voudras! La plus petite auberge fera la meilleure. Tu me trouveras ici près au Caffé. Je m'en vais; arrange bien tes affaires.

Frontin. Soyez tranquille, Monsieur le Major.

Le Major. (revenant.) Surtout n'oublie pas mes pistolets, qui étoient derriere mon lit.

Frontin. Je n'oublierai rien.

Le Major. (revient encore) Encore un mot! N'oublie pas ton barbet, entends tu, Frontin.

Scene

Scene Onzieme.

Frontin.

Oh! il viendra bien tout seul. Ce sont ses affaires. — Voyez-vous, Monsieur avoit encore cette belle bague? Il la gardoit dans sa poche sans la mettre? — Ah! notre hôte, voila qui est bien bon; nous ne sommes pas encore si gueux que vous croyez. Parbleu! il me vient une bien bonne idée. C'est chez lui, chez lui-même que je veux te mettre en pension, charmante petite bague. Ah! qu'il enragera, quand il verra que tu ne seras pas entièrement mangée chez lui! — — oh! oh.

Scene Douzieme.

Werner. Frontin.

Frontin. Ah! te voila Werner! Eh bon jour, mon ami! fois le bien venu!

Werner. Oh le maudit village! Je ne puis m'y accoutumer. Allons, courage enfants!

enfants! Voici de l'argent frais! Où est le Major?

Frontin. Quoi, tu ne l'as pas rencontré dans l'escalier? Il ne fait que de descendre.

Werner. Je suis venu par derriere. Eh bien! comment vont ses affaires? Je serois déjà venu la semaine passée, mais —

Frontin. Eh bien, qu'est-ce qui t'en empêchoit?

Werner. Frontin — n'as-tu pas entendu parler du Prince Heraclius?

Frontin. Heraclius? Non, je ne connois pas cela.

Werner. Quoi, tu ne connois pas ce grand heros de l'Orient?

Frontin. Oui, je connois bien les trois Rois d'Orient, qui se promènent le premier jour de l'an avec l'étoile.

Werner. Bête que tu es! Je crois que tu lis autant la Gazette que l'écriture faincte — Comment, tu ne connois pas le Prince Heraclius? Ce brave guerrier, ce conquérant de la Perse, qui est à la veille d'enfoncer la Porte Ottomane? Quel bonheur! qu'il y ait encore un coin de la terre où on fait la guerre. Il y a long tems que je m'attendois
de

de la voir recommencer ici. Mais nos soldats restent les bras croisés dans un honteux repos. J'ai été soldat, je veux redevenir soldat. Bref — (regardant de tous cotés si quelqu'un ne l'écoute pas) entre nous, Frontin; je pars pour la Perse pour faire deux ou trois campagnes contre les Turcs, sous l'étendart de Son Altesse Royale le Prince Heraclius.

Frontin. Toi?

Werner. Oui, tel que tu me vois! Nos ancêtres faisoient sans cesse la guerre aux Turcs, & nous devrions en faire autant si nous pensions en bons Chrétiens. Je sens bien qu'une campagne contre les Turcs, ne sera pas aussi amusante que si c'étoit contre les François. Mais aussi quel profit n'y a-t-il pas à faire pour cette vie & pour l'autre? Les sabres des Turcs sont tout garnis de Diamants —

Frontin. Je ne ferois pas un pas de plus pour avoir le plaisir de me faire fendre la tête avec un sabre aussi précieux. Tu ne feras pas si bête, je pense, que d'abandonner ton joli petit baillage?

Werner. Oh! je l'emporte! — M'entends-tu? — Ce petit bien est vendu. —

Frontin.

Frontin. Vendu?

Werner. St! — Voici cent Ducats qu'on m'a donné hier à compte je les apporte au Major.

Frontin. Et qu'en fera-t-il?

Werner. Ce qu'il en fera? Il peut les dépenser, les jouer, les boire, les — qu'il en fasse ce qu'il voudra. Un homme comme lui ne doit jamais manquer d'argent; il est assez malheureux pour lui, qu'on lui dispute ce qui lui appartient. Si j'étois à sa place, je saurois bien ce que j'aurois à faire. Je leur dirois: allez-vous en au diable, tous tant que vous êtes; & je partirois pour la Perse avec Werner. — — Parbleu! — Le Prince Heraclius doit avoir entendu parler du Major Tellheim; je veux qu'il ne connoisse pas son ancien Fourrier Werner. Cette bataille près de Prague — —

Frontin. Veux-tu, que je t'en fasse le récit?

Werner. Toi? tu veux me la raconter? à moi? — Je vois que tu as plus de disposition que d'esprit. Non, je ne ferais pas mes perles devant les pourceaux. — Tiens, prends les cent Ducats, donne-les au Major.

Dis

Dis-lui qu'il me les garde encore avec le reste. Il faut que j'aille au marché; j'y ai envoyé quelques sacs de bled; l'argent que j'en ferai est encore à son service. —

Frontin. Werner, ton intention est bien bonne; mais nous n'avons que faire de ton argent. Garde tes cent Ducats, reprends tes cent Louis, on te les rendra quand tu voudras —

Werner. Oui? Le Major auroit-il encore de l'argent?

Frontin. Non.

Werner. Et de quoi vivez-vous donc?

Frontin. Nous faisons écrire, ne veut-on plus écrire, nous jette-t-on à la porte, pour lors nous mettons notre reste en gage & nous allons chercher fortune ailleurs. — Ecoute Werner; il faudroit m'aider à jouer un tour à l'hôte de céans.

Werner. Auroit-il insulté le Major? — Je suis ton homme! —

Frontin. Il faudroit le guetter le soir quand il revient de la tabagie & le roffer de la bonne façon.

Fron-

Werner. Le soir? Un guet-appens? Deux contre un? Fi! voila qui est horrible! —

Frontin. Si nous mettions le feu à la maison? —

Werner. Mettre le feu? Etre incendiaire? — Balours! on voit bien que tu n'as jamais été que muletier, tu ne penses pas en soldat. Fi! —

Frontin. Si nous lui débauchions sa fille? Elle est pourtant diablement laide. —

Werner. En ce cas il y aura long tems que l'affaire sera faite. Et puis tu n'auras besoin de personne pour cela. Mais qu'as-tu donc? De quoi s'agit-il?

Frontin. Viens toujours, je vais te dire de belles choses.

Werner. Est-ce que le Diable est déchaîné ici?

Frontin. Oui, viens, viens!

Werner. Eh bien tant mieux! Partons pour la Perse, partons!

Fin du premier Acte.

C

Acte

A c t e S e c o n d.

Scene Premiere.

Mina. Lisette.

(La scene est dans l'appartement de Mina.)

Mina. (en negligé, regardant sa montre) Comment, Lisette, nous nous sommes levées bien matin aujourd'hui. Ah! que nous allons nous ennuyer!

Lisette. Eh Madame, comment dormir parmi le tapage des grandes villes? Les voitures, les crieurs de nuit, les tambours, les chats, les caporaux? — tout cela ne décesse de rouler, de crier, de battre, de miauler, de jurer; comme si la nuit étoit destinée à toute autre chose qu'au repos. — Madame veut-elle prendre une tasse de Thé? —

Mina. Non, pour du Thé, je ne m'en soucie pas. —

Lisette. Ah! je vais faire de notre bon chocolat.

Mina.

Mina. Oui, tu peux en faire pour toi.

Lisette. Pour moi? J'aimerois autant babiller toute seule, que de prendre du chocolat toute seule. — Vous avez raison, nous allons bien nous ennuyer — Savez-vous ce qu'il faudroit faire pour éviter l'ennui? Il faudroit nous parer, essayer l'habit avec lequel nous nous proposons de donner le premier assaut.

Mina. Tu parles d'assauts? Tu fais bien que je ne viens que pour exiger les articles de la capitulation.

Lisette. Que pensez-vous de cet Officier, dont on nous a donné l'appartement, & à qui nous avons fait faire des excuses à ce sujet? Il faut qu'il sache bien peu son monde. N'auroit-il pas déjà dû vous faire demander la permission de vous rendre ses devoirs?

Mina. Ne crois pas que tous les officiers soient des Majors Tellheims. Je t'avouerai franchement, qu'en lui faisant faire des excuses, je n'ai eu pour but que de parvenir par ce moyen à déterrer le Major. — Lisette, j'ai un bon pressentiment, le cœur me dit que mon voyage fera heureux, que je le retrouverai. —

C 2

Lisette.

Lifette. Le cœur vous le dit, Madame? Ne vous y fiez pas trop. Le cœur est volontiers d'accord avec la bouche. Si la bouche étoit également disposée à être d'accord avec le cœur, il y a long tems qu'on auroit été forcé de fermer la bouche à clef.

Mina. Ah. ha. ha! Tu me fais rire avec ta bouche à la clef! La mode en feroit plaisante, mais je n'en voudrois pas.

Lifette. Il vaut mieux se passer de montrer de belles dents, que d'ouvrir la bouche pour trahir les secrets de son cœur.

Mina. Comment? Tu es bien circonspecte! —

Lifette. Prenez bien garde, Madame, je ne le suis pas, mais je voudrois l'être. On parle rarement des vertus qu'on a; mais on parle souvent de celles qu'on n'a pas.

Mina. Ecoute, Lifette, tu viens de dire là une sentence. —

Lifette. Une sentence? Tant mieux, quand cela se rencontre avec nos idées. —

Mina. Oh ça, fais-tu bien pourquoi ta réflexion me fait tant de plaisir? C'est qu'elle a un rapport admirable avec mon Tellheim.

Lifette.

Lifette. Oh! je ne m'en étonne pas. Y a-t-il rien au monde, où vous ne trouviez du rapport avec lui?

Mina. Tout le monde convient que c'est un brave homme. Ses amis comme ses ennemis. Et cependant quelqu'un lui a-t-il jamais ouï parler de sa bravoure? Il a le cœur le plus droit, le plus généreux; mais jamais les mots de droiture & de générosité ne sortent de sa bouche,

Lifette. Eh mais! de quelles vertus parle-t-il donc?

Mina. Il ne parle d'aucune; parcequ'il ne lui en manque aucune.

Lifette. Oh! je m'en doutois bien.

Mina. Attens, Lifette; je me rappelle une chose. Une vertu qu'il cite souvent, c'est l'économie. Je vais te faire une confidence, ma chère Lifette; je crois que cet homme est un peu prodigue.

Lifette. Ecoutez, Madame! Je lui ai souvent entendu parler de sa fidélité & de sa constance pour vous. S'il n'étoit par hasard qu'un volage?

Mina. Ah malheureuse! — mais me parles-tu là sérieusement?

C 3

Lifette.

Lisette. Combien y a-t-il, qu'il ne vous a écrit?

Mina. Hélas! Depuis que la paix est faite, je n'ai reçu qu'une seule lettre de lui.

Lisette. Ah! voila un soupir, qui a l'air d'un murmure contre la paix. C'est quelque chose d'étonnant! C'est la paix qui devrait réparer tous les maux que la guerre a produits: eh bien, c'est tout le contraire; voici qu'elle détruit le peu de bien que la guerre a occasionné par hazard. Je trouve cette paix-là bien capricieuse! — Combien y a-t-il donc que la paix est faite? Ah! que le tems nous dure, quand nous ne recevons point de nouvelles. — En vain a-t-on rétabli le cours ordinaire de la poste; personne n'écrit; c'est une marque que personne n'a rien à écrire.

Mina. Il me mande que la paix est faite, qu'il voit le terme de ses vœux s'approcher. — Mais se peut-il qu'il ne me l'ait écrit qu'une seule fois! — —

Lisette. Et qu'il nous oblige d'aller nous-mêmes au devant de ses vœux & de le prévenir. Il nous le payera, si nous le trouvons!

vons! Mais s'il avoit déjà atteint le terme de ses vœux, si nous allions apprendre — —

Mina. (interdite & avec vivacité.) Qu'il est mort?

Lisette. Oui mort - pour vous, Madame; mais vivant dans les bras d'une autre —

Mina. Que tu es méchante, Lisette! Attens, qu'il revienne, tu verras comme il t'arrangera! — Mais va, continue de babiller, sans cela nous pourrions bien nous rendre dormir. — Son régiment fut dispersé à la paix. Qui fait tous les embarras où ont pu le jeter les comptes & les renseignements? Qui fait dans quel régiment il a été incorporé, dans quelle Province reculée on l'aura envoyé. Qui fait, si quelques circonstances — — On frappe.

Scène Seconde.

L'hôte. Les Précédens.

L'hôte. (avançant la tête) Voulez-vous bien permettre, Madame? —

Lisette. Entrez, notre hôte!

L'hôte. (une plume dans les dents, une feuille de papier & un écritoire à la main) Je viens, Madame, pour

avoir l'honneur de vous souhaiter le bon jour — (à Lisette) aussi bien qu'à vous, ma belle enfant —

Lisette. Voilà un homme bien poli!

Mina. Nous vous sommes bien obligées.

Lisette. Et nous vous souhaitons aussi le bon jour.

L'hôte. Oserois-je demander, comment Madame a passé la première nuit chez son humble serviteur?

Lisette. Nous sommes assez contentes de vos humbles services; mais vous auriez pu nous donner de meilleurs lits.

L'hôte. Juste ciel! vous n'avez pas bien reposé? Cela vient peut-être de ce que vous étiez trop fatiguées du voyage —

Mina. Peut-être bien.

L'hôte. Oh! j'en suis sûr, très sûr; car sans cela — — Si cependant Madame ne trouvoit pas toutes ses commodités, elle n'a qu'à donner ses ordres.

Lisette. Cela suffit, Monsieur. Nous ne sommes pas honteuses, & c'est dans les auberges qu'il faut l'être le moins. Nous saurons bien vous dire ce qui nous manque & vous le demander.

L'hôte.

L'hôte. (prenant la plume) Je venois en même tems — —

Lisette. Eh bien?

L'hôte. Madame n'ignore pas sans doute les sages réglemens de notre Police — —

Mina. Je n'en fais pas un mot, Monsieur l'hôte —

L'hôte. Nous avons ordre de ne loger personne pendant l'espace de vingt quatre heures, de quelque état ou condition qu'il soit, sans prendre par écrit: son nom, son pays, ses qualités, pour quelles affaires il vient dans ce pays-ci, combien de tems il compte s'y arrêter &c. Nous portons ces renseignemens à ceux qui y sont préposés pour les recevoir.

Mina. Fort bien.

L'hôte. Madame voudra donc bien? —
(en s'approchant d'une table pour écrire.)

Mina. Très voloutiers! — Je m'appelle —

L'hôte. Un petit moment de patience! —
(il écrit) „Ce jourd'hui 22. Août de la présente année, est arrivé ici à l'enseigne du Roi d'Espagne: Actuellement votre nom, Madame.

Mina. Demoiselle de Barnhelm.

C 5

L'hôte.

L'hôte. (écrit) „De Barnhelm, — D'où vient Madame?

Mina. De mes terres en Saxe.

L'hôte. (écrit) „De ses terres en Saxe., — De la Saxe? hai, hai! de la Saxe! Madame, de la Saxe?

Lifette. Eh bien! pourquoi donc pas? Serait-ce un péché dans ce pays-ci que d'être de Saxe?

L'hôte. Oh! un péché, non! Ce seroit un péché tout nouveau. — Madame est donc de Saxe? hai, hai, hai! de la Saxe! Oh! le cher pays de Saxe! Mais, si je ne me trompe, Madame, la Saxe n'est pas petite, on y trouve — comment dirai-je? — plusieurs Provinces — Généralités. — Notre police est fort exacte.

Mina. J'entends: ainsi mettez, de mes terres en Thuringe.

L'hôte. De Thuringe! Voilà qui vaut mieux, par là le lieu est désigné. (il écrit & lit) „Demoiselle de Barnhelm de ses terres de Thuringe avec une femme de chambre & deux Domestiques, —

Lifette. Femme de chambre? C'est moi, sans doute?

L'hôte.

L'hôte. Oui, ma belle enfant. —

Lifette. Eh bien, Monsieur, au lieu de femme de chambre, mettez fille de chambre. — Je vois que la Police est très exacte; ceci pourroit devenir une difficulté, qui mettroit obstacle à la publication de mes bans. Car je suis encore fille & très fille; je m'appelle Lifette; mon nom de famille est Bonenfant; Lifette Bonenfant. Je suis aussi de la Thuringe, moi. Mon pere étoit meunier dans une des terres de Madame. Le village s'appelle Ramsdorf. C'est mon frere qui a maintenant le moulin. J'étois fort jeune quand je vins au chateau, j'ai été élevée avec Madame. Nous sommes du même age à la Chandeleur prochaine nous aurons vingt & un ans. Tout ce que Madame a appris, je l'ai appris aussi. Je serai charmée d'être bien connue de la Police.

L'hôte. Bon, ma belle enfant; je noterai cela en cas de besoin. — Passons, maintenant aux affaires qui amènent Madame ici. —

Mina. Mes affaires?

L'hôte. Madame vient-elle ici solliciter quelque chose auprès du Roi?

Mina. Oh que non!

L'hôte.

L'hôte. Ou au Conseil d'Etat?

Mina. Non plus!

L'hôte. Ou bien seroit-ce — — —

Mina. Point du tout. Je viens ici pour mes propres affaires.

L'hôte. C'est très bien, Madame. Mais quelles sont ces propres affaires?

Mina. Elles sont — — — Mais, Lisette, sommes-nous donc ici à l'interrogatoire?

Lisette. Notre hôte; la Police ne prétendra pas savoir les secrets des Dames?

L'hôte. Si fait, ma belle enfant! La Police prétend tout savoir, & sur tout les secrets.

Lisette. Eh bien, Madame! comment ferons-nous? — Ecoutez donc, notre hôte; — mais que ceci reste entre nous & la Police.

Mina. Qu'est-ce que cette folle va lui dire?

Lisette. Nous venons pour enlever un Officier au Roi —

L'hôte. Comment diable? mon enfant, mon enfant! —

Lisette. Qui vraiment; ou bien pour nous faire enlever par lui. C'est toujours tout de même.

Mina.

Mina. Es-tu folle, Lisette? — Monsieur l'hôte elle se moque de vous —

L'hôte. C'est ce que je n'espère pas. On peut s'amuser à mes dépens, mais notre respectable police —

Mina. Ecoutez, Monsieur l'hôte. — Je n'entends rien à toutes ces affaires-là. Croyez-moi, laissons-là ces écritures jusqu'à l'arrivée de mon Oncle. Je vous ai déjà dit hier, pourquoi il n'étoit pas arrivé avec moi. Il lui est survenu un accident, sa voiture s'est cassée à deux lieues d'ici. Il n'a jamais voulu permettre que je passasse encore une nuit sur la route. J'ai donc pris les devants. Il sera ici au plus tard en vingt quatre heures.

L'hôte. Eh bien oui, Madame, nous l'attendrons.

Mina. Il répondra bien mieux à toutes vos questions. Il saura à qui il doit se découvrir, jusqu'à quel point il le doit faire, ce qu'il doit dire de ses affaires, & ce qu'il en doit taire.

L'hôte. Tant mieux! Sans doute on ne peut pas attendre d'une jeune fille (il jette un re-

gard

gard malin sur (Lisette) qu'elle traite déceimment une affaire sérieuse avec des gens graves —

Mina. Et l'appartement de mon Oncle est-il prêt?

L'hôte. Tout prêt, Madame, tout prêt; excepté une pièce — —

Lisette. D'où il faudra peut-être encore déloger un honnête homme?

L'hôte. Il me semble, Madame, que les filles de chambre de Saxe sont bien compatissantes.

Mina. En tout cas, c'est bien mal à vous. Il valoit beaucoup mieux ne pas nous recevoir.

L'hôte. Pourquoi, donc Madame, pourquoi donc?

Mina. J'apprends que l'Officier, qui a été délogé par rapport à nous — —

L'hôte. Bon; ce n'est qu'un Officier réformé. —

Mina. Eh mais, quand même! —

L'hôte. Il étoit près de ses pièces. —

Mina. Vous avez eu d'autant plus de tort. On dit que c'est un homme de mérite.

L'hôte. Mais Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il est réformé.

Mina.

Mina. Le Roi ne peut pas connoître tous les gens de mérite.

L'hôte. Oh! Madame, il les connoit bien tous — —

Mina. Mais il ne peut pas les récompenser tous.

L'hôte. Ils seroient tous récompensés, s'ils avoient eu de l'esprit. Mais ces Messieurs vivoient en tems de guerre, comme si elle eût dû toujours durer; comme s'il ne devoit plus y avoir jamais de différence entre le tien & le mien. A présent les auberges en sont pleines, jusqu'aux gargottes. Il faut qu'un aubergiste prenne bien garde à ces Messieurs-là. Pour celui-ci j'ai su tirer mon épingle du jeu. Il est vrai qu'il n'avoit plus d'argent, mais il avoit des effets: j'aurois bien pu le laisser tranquille deux ou trois mois. Mais il vaut mieux prendre le meilleur parti. — A propos, Madame se connoit en bijoux? —

Mina. Pas trop.

L'hôte. Comment pas trop? Assurement Madame badine. — J'ai envie de montrer à Madame une bague, ah! c'est une bague de prix. Mais j'en vois une très belle au doigt de Madame, & plus je l'examine, plus je demeu-

demeure étonné; elle a une parfaite ressemblance avec la mienne. — Oh! regardez, Madame. (il la tire de l'écrin & la lui présente) regardez donc. Quel feu! Le Diamant du milieu pèse lui seul plus de cinq carats.

Mina. (la considérant) Où suis-je? — Que vois-je? Cette bague — —

L'hôte. Cette bague vaut entre amis six mille francs.

Mina. Regarde donc, Lisette! —

L'hôte. Aussi ai-je prêté dessus sans hésiter quatre vingt Louis d'or.

Mina. Est-ce que tu ne la reconnois pas, Lisette?

Lisette. C'est elle-même! — Notre hôte, d'où vous vient cette bague? —

L'hôte. Quoi donc, mon enfant? Vous n'y avez point de droit, j'espère?

Lisette. Nous n'avons point de droit sur cette bague? — Le Chiffre de Madame doit être gravé sous le chaton. — Permettez, Madame.

Mina. C'est elle-même! — oui, c'est elle! Comment cette bague-là est-elle venue entre vos mains?

L'hôte.

L'hôte. Entre mes mains? De la manière du monde la plus honnête. — Madame, Madame! Vous ne voudriez pas me perdre, ni me ruiner? Comment puis-je savoir au vrai d'où vient cette bague? En tems de guerre toute chose ne change-t-elle pas de maître? La guerre est cause des troubles. Oh! il y aura bien plus d'une bague, qui aura passé les frontières de Saxe. Madame, rendez-la moi, s'il vous plait.

Lisette. Répondez d'abord à cette question: de qui vous vient-elle?

L'hôte. D'un homme, dont la réputation n'est pas équivoque; d'un très brave homme —

Mina. Dites que c'est du meilleur des hommes, si vous la tenez de celui à qui elle appartient — Dépêchez-vous de me l'amener. Il faut que ce soit lui-même, ou au moins il le connoitra.

L'hôte. Qui donc, Madame, qui donc?

Lisette. Est-ce que vous n'entendez pas? Notre Major.

L'hôte. Major? Justement c'est un Major, c'est lui qui a logé dans votre appartement: c'est de lui que me vient la bague.

D

Mina.

Mina. Le Major de Tellheim?
L'hôte. De Tellheim, oui! Le connoî-
 triez-vous?

Mina. Si je le connois? Il est ici?
 Quoi! Tellheim est ici? Lui! il a logé dans
 cette chambre? Il vous a mis cette bague
 en gage? Est-il possible que cet homme
 soit dans une telle situation! Où est il? Il
 vous doit? — *Lifette!* vite ma cassette!
 Ouvrez! (*Lifette l'a déjà apportée & l'a ouverte.*) Com-
 bien vous doit-il? A qui doit il encore?
 Amenez moi tous ses créanciers. Voici de
 l'argent! Des lettres de change! Tout est
 à lui!

L'hôte. Qu'entends-je?

Mina. Où est-il donc? Où est il?

L'hôte. Il étoit ici, il n'y a qu'une heure.

Mina. Vilain homme que vous êtes!
 Comment avez-vous pu être pour lui, si
 dur, si inhumain, si barbare?

L'hôte. Je vous demande bien pardon,
 Madame — — —

Mina. Vite! Qu'on me le trouve à l'instant.

L'hôte. Peut-être que son domestique est
 encore ici. Madame veut-elle qu'il aille le
 chercher?

Mina.

Mina. Si je le veux? Dépêchez-vous.
 courez! Votre promptitude seule me fera
 oublier vos mauvais procédés pour lui.

Lifette. Allez donc, notre hôte, vite,
 vite! partez! (*elle le jette dehors.*)

Scène Troisième.

Mina. Lifette.

Mina. Je le retrouve donc! *Lifette.*
 Conçois-tu? Je le retrouve. Je suis trans-
 portée de joie! Réjouis-toi donc, ma chère
Lifette. Mais quand j'y pense, pourquoi te
 réjouirois-tu? Mais je le veux, il faut que
 tu partages ma joie. Viens, ma bonne, je
 veux te faire un présent, pour que tu puisses
 prendre part à ma joie. Parles que veux-
 tu que je te donne? Prends dans mes har-
 des, tout ce qui te conviendra; ce qui te
 flattera, prends tout ce que tu voudras: mais
 réjouis-toi! Je vois bien que tu ne veux
 rien prendre. Attends! (*elle prend de l'argent & le
 lui donne*) Tiens, ma bonne amie; achètes ce
 que tu voudras! Si ce n'est pas assez, de-

D 2

mandes

mandes en davantage. Mais réjouis-toi donc avec moi! Il est si triste de se réjouir toute seule. Eh bien, prends donc — —

Lifette. Madame, c'est un vol que je vous fais. Vous êtes dans l'ivresse de la joie. —

Mina. Ma fille, prends-y garde! Je ne veux rien dans l'ivresse — — (elle la force d'accepter) Point de remerciemens! — — Attends, il me vient une pensée. (elle tire encore de l'argent) Mets cela de côté, donne-le au premier soldat blessé que nous rencontrerons.

Scene Quatrieme.

L'hôte. Mina. Lifette.

Mina. Eh bien! viendra-t-il?

L'hôte. Ah le grossier! le butor!

Mina. Qui donc?

L'hôte. Son domestique. Il ne veut pas l'aller chercher.

Lifette. Amenez-moi ce coquin-là. — Je connois tous les domestiques du Major, moi. Lequel seroit-ce donc?

Mina.

Mina. Amenez-le tout de suite. Quand il nous aura vues, il courra vite chercher son maître. (l'hôte sort.)

Scene Cinqieme.

Mina. Lifette.

Mina. Cet instant me fait mourir d'impatience. Mais, Lifette, quelle froideur? Tu ne veux donc pas encore partager ma joie?

Lifette. Je le voudrois de tout mon cœur, Madame; mais — — —

Mina. Quoi, mais? — — —

Lifette. Nous le retrouvons, il est vrai; mais comment le retrouvons-nous? Suivant le rapport de cet homme, il est fort mal dans ses affaires. Il y a apparence, qu'il est malheureux. Et cela m'afflige.

Mina. Cela t'afflige? — Viens, ma chere amie, que je t'embrasse! Comptes que je n'oublierai jamais ce trait-là! — Mon cœur ne ressent que de l'amour, & le tien est la bonté même. —

D 3

Sc-

Scene Sixieme.

L'hôte. Frontin. Les précédens.

L'hôte. J'ai eu toutes les peines du monde à vous l'amener.

Lisette. C'est un visage étranger! Je ne le connois pas.

Mina. Mon ami, êtes-vous au Major Tellheim?

Frontin. Oui.

Mina. Où est votre maître?

Frontin. Il n'est pas ici.

Mina. Voudriez-vous l'aller chercher bien vite?

Frontin. Non.

Mina. C'est un plaisir que vous me ferez.

Frontin. Ah! ah!

Mina. Et un service que vous rendrez à votre maître.

Frontin. J'en doute.

Mina. Et pourquoi?

Frontin. N'êtes-vous pas la Dame étrangère qui lui a fait faire des complimens ce matin?

Mina. Oui.

Fron-

Frontin. Ah! nous y voila; je ne me trompois pas.

Mina. Votre maître fait-il mon nom?

Frontin. Non; il estime aussi peu les Dames trop prévenantes, que les cabaretiers trop grossiers.

L'hôte. Ceci s'adresse en partie à moi.

Frontin. Oui.

L'hôte. Mais ce n'est pas la faute de Madame; allez donc vite le chercher.

Mina. (à Lisette.) Lisette, donnez-lui quelque chose — —

Lisette. (présentant de l'argent à Frontin) Nous ne demandons point vos services pour rien. —

Frontin. Et moi je ne veux pas de votre argent, sans le gagner.

Lisette. Prenez & obligez nous. —

Frontin. Je ne peux pas. Mon maître m'a donné ordre de déménager. C'est ce que je fais à présent; ne m'amusez pas davantage. Quand j'aurai fait, je lui dirai qu'il peut venir ici. Il est au café à deux pas d'ici; il viendra s'il n'a rien de mieux à faire. (il veut sortir.)

Lisette. Mais attendez donc. Madame est — — la sœur de Monsieur le Major — —

D 4

Mina.

Mina. Assurément.

Frontin. Oh! je fais mieux que vous que le Major n'a point de sœur. Il m'a fait faire en six mois deux voyages en Courlande, où est toute sa famille — Mais au reste il y a sœur & sœur — —

Lisette. Voilà un insolent coquin!

Frontin. Il faut bien l'être avec vous, vous ne voulez pas laisser les gens en repos.
(il sort.)

Lisette. Voilà un grossier manant!

L'hôte. Je vous l'avois bien dit. Mais ne vous mettez pas en peine je fais maintenant où est son maître; je vais moi-même le chercher. — Madame, faites moi la grace de m'excuser auprès de Monsieur le Major, de ce que j'ai manqué malgré moi à un homme de son mérite — —

Mina. Allez vite, Monsieur l'hôte. J'arrangerai tout cela. (l'hôte s'en va) Lisette, cours après lui, défends lui de dire mon nom au Major. (Lisette court après lui)

Scene

Scene Septieme.

Mina, & en suite Lisette.

Mina. Je le retrouve! — Suis-je toute seule? — Profitons de ce moment de solitude. (elle joint les mains) Non, je ne suis pas seule! (elle regarde le ciel) Un seul mouvement de reconnaissance vers le ciel, est la priere la plus fervente. — Je l'ai retrouvé! — je l'ai retrouvé! (elle étend les bras) Je suis heureuse & contente! Quel objet plus agréable pour le ciel qu'une créature satisfaite? — (Lisette revient) Te voila revenue Lisette? — Il t'afflige? Eh bien moi, il ne m'afflige point. Le malheur est bon à quelque chose. Qui sait si le ciel, en lui otant tout, n'a pas voulu qu'il retrouvât tout en moi!

Lisette. Il peut arriver à l'instant. — Vous êtes encore en négligé, Madame; si vous vous mettiez à votre toilette?

Mina. Va, va, laisse-moi. Il me verra dans la suite plus souvent en négligé que parée.

Lisette. Ah! vous connoissez le pouvoir de vos charmes!

D 5

Mina.

Mina. (Après un moment de réflexion) Oui, ma chère, tu as encore raison.

Lisette. Quand nous sommes jolies, il n'est rien tel que le négligé pour relever nos appas.

Mina. Faut-il donc être jolie pour plaire? — Mais c'est quelquefois une nécessité que de se croire jolie. — Ce n'est que pour lui que je veux l'être — Lisette, si toutes les filles ressemblent à ce que je suis maintenant, il faut l'avouer; nous sommes de drôles de machines. — Tendres & fières, vertueuses & vaines, libertines & dévotes — Tu n'entends pas ce que je veux dire? Je ne m'entends pas bien moi-même. — Livresse de la joie nous fait extravaguer, nous cause des transports. — —

Lisette. Madame, contenez-vous, j'entends quelqu'un. —

Mina. Que je me contienne? Que je le reçoive d'un air tranquille?

Scene

Scene Huitieme.

Le Major. *L'hôte.* *Les précédens.*

Le Major. (entre, l'aperçoit & vole à elle) Ah! ma chère Mina! —

Mina. (se précipite vers lui) Ah! mon cher Tellheim! —

Le Major. (s'arrête tout court & recule) Pardonnez, Madame — Rencontrer ici Mademoiselle de Barnhelm —

Mina. Eh bien! cela ne doit pas vous paroître si extraordinaire? (plus elle approche, plus il recule.) Comment? Je dois vous pardonner d'être toujours votre chère Mina? C'est au ciel à vous pardonner, si je suis encore Demoiselle de Barnhelm! —

Le Major. Madame — (il lance un regard sur l'hôte & hausse les épaules.)

Mina. (aperçoit l'hôte & fait signe à Lisette) Monsieur — —

Le Major. Si nous ne nous trompons pas tous deux —

Lisette. Eh, notre hôte, qui nous amenez-vous là? Ce n'est pas là notre homme, allons vite le chercher.

L'hôte.

L'hôte. Comment, ce n'est pas votre homme? Eh mais, si fait?

Lisette. Eh non, vous dis-je. Venez vite. Je n'ai pas encore souhaité le bon jour à votre fille.

L'hôte. (sans bouger de la place) Oh! c'est bien de l'honneur pour elle.

Lisette. (le prend par le bras) Venez, j'ai envie de voir le menu pour savoir ce que nous aurons —

L'hôte. Vous aurez d'abord: — —

Lisette. Paix! Paix! Si Madame apprend d'avance ce qu'elle aura à diner, c'en est assez pour lui ôter l'appétit. Venez me dire cela à moi seule.

(elle l'emmené par force.)

Scene Neuvieme.

Le Major. Mina.

Mina. Eh bien! nous trompons-nous encore tous deux?

Le Major. Plût au ciel; — Mais il n'y a qu'une seule Mina dans le monde, & c'est vous qui l'êtes. —

Mina.

Mina. Pourquoi tant de façons? Ce que nous avons à nous dire, tout le monde peut l'entendre.

Le Major. Vous êtes ici? Que venez vous chercher ici?

Mina. Je n'ai plus rien à chercher. (elle court à lui les bras ouverts) J'ai trouvé tout ce que je cherchois.

Le Major. (reculant) Vous veniez chercher un homme heureux, digne de votre amour; & vous ne trouvez — qu'un malheureux.

Mina. Vous ne m'aimez donc plus? — Vous en aimez donc une autre?

Le Major. Ah, Madame! Celui qui seroit capable d'en aimer une autre après vous, ne vous a jamais aimé.

Mina. Vous n'ôtez qu'une épine de mon ame. — Si j'ai perdu votre cœur, que m'importe, que cela soit par votre froideur ou par des charmes plus puissants. — Vous ne m'aimez plus: & vous n'en aimez point d'autre? — Je vous trouve bien malheureux si vous n'aimez rien du tout.

Le Major. Vous avez raison, Madame: il ne convient pas à un malheureux d'aimer

rien

rien au monde. Il mérite tous ses malheurs, quand il ne fait pas remporter cette victoire sur lui-même, & quand il permet à celle qu'il aime de partager son sort. — Que cette victoire est difficile! — Depuis que la raison & la nécessité me défendent de penser à Mina: quelles peines n'ai-je pas eu! Dans le tems que je commençois à croire que je réussirois à vous oublier: — je vous vois paroître, Madame! —

Mina. Ai-je bien compris ce que je viens d'entendre? — Arrêtez, Monsieur; voyons où nous en sommes, avant de nous égarer davantage! — Je n'ai qu'une seule question à vous faire, voulez-vous bien y répondre?

Le Major. A tout ce qu'il vous plaira. —

Mina. Voulez-vous me répondre sans détour, sans équivoques? Il ne s'agit que d'un mot, de dire Oui ou Non.

Le Major. J'y consens — si je puis le faire.

Mina. Vous le pouvez — voyons: malgré les peines que vous vous êtes données pour m'oublier — m'aimez-vous encore, Tellheim?

Le

Le Major. Cette question, Madame — —

Mina. Doucement: vous m'avez promis de ne répondre que Oui ou Non.

Le Major. Et j'ai ajouté: si je puis le faire.

Mina. Vous le pouvez; ne devez-vous pas savoir ce qui se passe dans votre cœur? — M'aimez-vous encore, Tellheim? —

Le Major. Si mon cœur — —

Mina. Dites: Oui ou Non.

Le Major. Eh bien, oui!

Mina. Oui?

Le Major. Oui, oui! — — —

Mina. Patience! — Vous m'aimez encore: cela me suffit. — Sur quel ton me vois-je réduite à vous parler! Sur un ton farouche, morne, désagréable. — Je vais reprendre celui qui m'est naturel. — Eh bien, cher infortuné, vous m'aimez encore, vous avez encore avec vous votre chère Mina & vous êtes malheureux? — Ecoutez ce qu'étoit votre Mina — ce qu'elle est encore: Une folle dont la tête est pleine de présumptions. Elle se flatoit, elle se flate encore que vous trouverez en elle tout votre bonheur. Allons, exposez-moi tous vos malheurs, mettons les dans un bras de la balance

balance

balance & je verrai ce que je mettrai dans l'autre ? — Eh bien ?

Le Major. Madame, je ne suis point accoutumé aux Jeremiades.

Mina. Fort bien. Aussi rien ne me déplaît tant après les fanfarons que de voir un soldat gémir, lamenter. Mais quand on parle de sa bravoure ou de ses malheurs, il est un certain air froid, indifférent, qu'on peut prendre.

Le Major. Qui se sent toujours au fond des fanfaronnades & des lamentations.

Mina. Oh, Monsieur le raisonneur, vous n'auriez donc pas dû parler du tout de vos malheurs — Ou vous deviez les taire ou les détailler de l'abondance du cœur. — Une raison, une nécessité, qui vous défendent de penser à moi ? — J'aime beaucoup la raison, j'ai de grands égards pour la nécessité — Mais voyons un peu, combien cette raison est raisonnable, & cette nécessité nécessaire ?

Le Major. Je le veux bien : écoutez, Madame. — Vous m'appellez Tellheim ; j'ai encore ce nom. — Mais vous croyez que ce Tellheim est le même que vous avez connu
autre-

autrefois dans votre pays ; cet homme brillant, cet homme à prétentions passionné pour la gloire ; qui jouissoit d'une santé florissante & dont l'esprit étoit dans toute sa vigueur ; pour qui la carrière de l'honneur & de la fortune étoit ouverte ; s'il n'étoit pas encore digne de votre cœur ni de votre main, il osoit au moins espérer de le devenir. — Eh bien, je ne suis pas plus maintenant ce Tellheim d'alors que je ne suis mon pere — Ces deux personnes ne sont plus. — Tellheim n'est plus qu'un Officier réformé, outragé dans son honneur, estropié, gueux. — Vous futes promise au premier : voulez-vous tenir votre parole au second ?

Mina. Voilà un stile bien tragique ! — En attendant que je retrouve le premier, puisque les Tellheims me font tourner la tête, celui-ci me rendra la raison. — Ça, donnez-moi ta main, trop cher gueux !

(prenant sa main.)

Le Major. (prend son chapeau de l'autre main & s'en couvre le visage, en se détournant d'elle) C'en est trop ! — Où suis-je ? — Laissez-moi, Madame ! votre bonté m'accable ! — Laissez-moi ! —

Mina. Qu'avez-vous ? Où fuyez-vous ?

E

Le

Le Major. Loin de vous —

Mina. De moi? (en pressant sa main contre sa poitrine) Infensé!

Le Major. Vous m'allez voir mourir de desespoir à vos pieds.

Mina. Loin de moi?

Le Major. Je fuis loin de vous, pour ne vous revoir jamais — jamais. — Ou du moins bien fermement résolu, déterminé à ne point faire une action lâche, à ne pas permettre que Mina fasse une étourderie — Laissez-moi, Mina! (il se débarrasse & s'enfuit.)

Mina. (qui le suit) Mina pourroit vous laisser? Tellheim! Tellheim!

Fin du second Acte.

Acte

Acte Troisième.

Scene Première.

(Le théâtre représente la Salle.)

Frontin. (une lettre à la main.)

Faut-il revenir encore une fois dans cette maudite maison! — Une lettre de mon maître, à cette Dame, qui est sa sœur ou soi-disant. — Pourvû qu'il n'y ait pas là quelque anguille sous roche! — En ce cas j'aurois un diable chargé de lettres à porter. — En voici une, dont je voudrois bien être débarassé; je n'aime pas à entrer dans cette chambre. — Cette race de femelles se plait autant à questionner, que je me déplaît à répondre. — Ah! on ouvre la porte. Voici la foubrette qui vient fort à propos.

Scene Seconde.

Lisette. *Frontin.*

Lisette. (en ouvrant la porte, parle à quelqu'un derrière elle) N'ayez pas peur, j'aurai l'œil à tout. —

E 2

Ah!

Ah! (apercevant Frontin.) Voici déjà une découverte; mais il n'y a rien à faire avec ce gibier - là.

Frontin. Votre serviteur. —

Lisette. Je n'ai que faire d'un serviteur comme vous.

Frontin. Eh bien! Là, là! pardonnez, c'est une façon de parler. — Voici une lettre de mon maître pour Mademoiselle — sa sœur. N'est ce pas cela? sa sœur.

Lisette. (en lui arrachant la lettre) Donnez toujours!

Frontin. Mon maître vous prie d'avoir la bonté de la rendre. De plus mon maître vous fait prier — vous comprenez bien, que ce n'est pas moi qui vous prie —

Lisette. Eh bien quoi?

Frontin. Oh! mon maître est bien fin. Il fait bien que le chemin pour arriver jusqu'aux Dames est de passer par les filles de chambre — C'est comme je le pense. — Monsieur donc vous fait prier de lui dire, s'il pourroit avoir le plaisir de causer un moment avec vous.

Lisette. Avec moi?

Frontin.

Frontin. Avec vous, Mademoiselle; cela n'est-il pas clair? Il voudroit vous parler un quart d'heure tête-à-tête, seul avec vous, en secret, entre quatre yeux, il auroit quelque chose d'important à vous communiquer.

Lisette. Bon! j'ai aussi moi bien des choses à lui dire. — Il n'a qu'à venir, je suis à ses ordres.

Frontin. Mais quand donc Mademoiselle? Quelle est votre heure la plus favorable? Est-ce sur la brune? Entre chiens & loups?

Lisette. Qu'entendez-vous par là? — Votre maître peut venir quand il voudra. Allez, partez.

Frontin. Très volontiers! (en s'en allant.)

Lisette. Un mot, écoutez donc. Où sont les autres domestiques du Major?

Frontin. Les autres? à droit, à gauche; par ci, par là, de tous cotés.

Lisette. Où est Guillaume?

Frontin. Le valet de chambre? Il est en voyage.

Lisette. Oui? Et Philippe, où est-il?

Frontin. Le chasseur? Monsieur l'a mis en pension.

E 3

Lisette.

Lisette. Parcequ'il n'a plus de chasse à présent, sans doute? — Mais Martin?

Frontin. Le cocher? Il est allé faire un tour à cheval.

Lisette. Et Saint Jean?

Frontin. Le coureur? Il est avancé en grade.

Lisette. Mais vous; où étiez vous donc, quand le Major vint chez nous en Thuringe pour y passer son quartier d'hiver? Vous n'étiez pas à son service dans ce tems-là?

Frontin. Oh que si! J'étois son palefrenier; mais alors j'étois à l'hôpital.

Lisette. Palefrenier? Et vous êtes à présent?

Frontin. A présent je suis Maître Jacques. Valet de chambre & chasseur, coureur & palefrenier.

Lisette. Ma foi! il faut l'avouer; c'est quelque chose de bien singulier que de renvoyer tant de braves gens, pour garder un maraut comme vous! Je voudrais bien savoir, ce que votre maître trouve tant en vous?

Frontin. Ce qu'il trouve en moi? Peut-être un honnête homme.

Lisette.

Lisette. C'est bien peu de chose, quand on n'est qu'un honnête homme — — Guillaume étoit bien un autre vivant! — Monsieur le fait voyager?

Frontin. Oui, il le laisse voyager, puisqu'il ne peut pas l'en empêcher.

Lisette. Comment?

Frontin. Oh! Guillaume fera grande figure en voyage. Toute la garde-robe de Monsieur est avec lui.

Lisette. Comment? L'auroit-il emportée?

Frontin. Je ne puis pas dire cela tout à fait, mais lorsque nous partimes de Nuremberg, il n'a pas jugé à propos de nous suivre.

Lisette. Ah le coquin!

Frontin. C'étoit un génie universel! il favoit friser, raser, parler — & charmer — n'est il pas vrai?

Lisette. A la place du Major, je n'aurois pas voulu me défaire du Chasseur, quoiqu'il n'en eût que faire comme chasseur. C'étoit un garçon fort adroit. — Chez qui l'a-t-il donc mis en pension?

Frontin. Chez le Commandant de Spandaw.

E 4

Lisette.

Lisette. De la Forteresse? Pour chasser sur les remparts? Il n'y a pourtant pas trop d'étendue.

Frontin. Oh! Philippe n'y va pas à la chasse.

Lisette. Que fait-il donc?

Frontin. Il pousse la brouette.

Lisette. La brouette?

Frontin. Oui, mais il n'y est que pour trois ans. Il fit un complot dans la compagnie de mon maître & vouloit lui souffler six hommes d'un coup de filet.

Lisette. Grands Dieux! Quel scélérat!

Frontin. Oh c'est un garçon fort adroit! C'est un chasseur qui savoit la carte du pais à cinquante lieues à la ronde. Bois, marais, sentiers, défilés, chemins détournés, tout lui étoit connu. Et pour tirer un coup de fusil! ah, ah!

Lisette. Je suis bien charmée que Monsieur le Major ait encore son cocher; c'est un brave homme!

Frontin. Il l'a encore?

Lisette. Je le pense. Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit allé faire un tour à cheval. Eh bien, il reviendra.

Frontin.

Frontin. Oui, vous le pensez?

Lisette. Où est il donc allé?

Frontin. Il y a déjà deux mois, qu'il monta sur le seul & unique cheval de selle qui restoit au Major pour le mener à l'abreuvoir.

Lisette. Et il n'est pas encore revenu? Oh le pendard!

Frontin. Combien d'accidens n'arrivent ils pas aux cochers, quand ils menent boire leurs chevaux! — Oh! c'étoit un grand cocher! Il a conduit le carrosse dix ans dans Vienne. Mon maître ne retrouvera jamais son pareil. Quand ses chevaux galoppoient ventre à terre, il n'avoit qu'à leur crier: bourr! & à l'instant ils restoient fermes comme un mur. En outre c'étoit un habile medecin de chevaux.

Lisette. A cette heure je me méfie de l'avancement du coureur.

Frontin. Non, non; pour celui-là, cela est bien vrai. Il est devenu tambour de milice.

Lisette. Je m'en suis doutée.

Frontin. Saint Jean s'encanaila avec une coquine, découchoit toutes les nuits, faisoit des dettes de tous cotés sous le nom de Monsieur,

E 5

sieur,

sieur, & mille autres bassesses. En un mot, mon maître vit bien qu'il vouloit à toute force avoir son avancement (il fait ici un lazzi pour imiter le gibet) il le mit en bon chemin d'y parvenir.

Lisette. Oh! Le fripon!

Frontin. Oh! c'étoit un excellent coureur! assurément! Quand mon maître lui dounoit cinquante pas d'avance, il auroit crevé ses meilleurs chevaux sans l'attraper. Saint Jean n'a qu'à en donner mille d'avance au gibet, & je gage ma tête qu'il l'attrapera. — C'étoient donc là vos bons amis, Mademoiselle? Monsieur Guillaume, Monsieur Philippe, Monsieur Martin, Monsieur Saint Jean? — Eh bien, Frontin vous baise les mains. (il sort.)

Scène Troisième.

Lisette, & en suite L'hôte.

Lisette. (se regarde aller d'un air sérieux) C'est bien fait, je l'ai mérité! — Je t'en remercie Frontin. J'ai trop avili un honnête homme. Voila une leçon que je n'oublierai pas. — Ah!

Ah! le pauvre Major! (elle se retourne & veut entrer dans la chambre de sa maîtresse, dans le moment l'hôte arrive.)

L'hôte. Attendez donc, la belle enfant. —

Lisette. Je n'ai pas le tems à cette heure, nôtre hôte.

L'hôte. Seulement un petit instant. — Point d'autres nouvelles de Monsieur le Major? Il n'aura, sûrement pas dit adieu pour toujours?

Lisette. Comment donc?

L'hôte. Est-ce que Madame ne vous l'a pas conté? — Quand je vous ai laissée dans la cuisine, ma belle enfant, je suis rentré dans la salle par hazard —

Lisette. Par hazard? C'étoit bien plutôt dans l'intention d'écouter un peu la conversation.

L'hôte. Ah! mon enfant, comment pouvez-vous avoir de moi une telle pensée? Rien n'est si vilain pour un hôte que la curiosité. — A peine étois-je entré ici, que tout-à-coup la porte de Madame s'ouvre. Le Major sort avec précipitation; Madame court après lui; tous deux étoient dans une agitation, se regardoient d'une manière, leurs attitu-

attitudes étoient si touchantes — tout cela est au dessus de l'expression. Elle le fait; il se débarrasse; elle le reprend encore. Tellheim! — Madame, laissez moi! — Où fuyez-vous? De cette façon il l'attire jusqu'à l'escalier. J'avois peur qu'il ne l'entraînât dans l'escalier; mais il parvint encore à s'échapper. Madame est restée sur le plus haut degré de l'escalier; le regardoit aller; l'appelloit; se tordoit les mains. Tout-à-coup elle se retourne, court à la fenêtre, de la fenêtre retourne à l'escalier, de l'escalier dans la salle, allant & revenant sans cesse. J'étois ici, elle a passé trois fois devant moi sans me voir; à la fin il me sembloit qu'elle m'apercevoit; mais, Dieu me le pardonne! je crois qu'elle m'a pris pour vous, mon enfant. „Lifette, s'est elle mise à crier, fixant „les yeux sur moi, suis-je heureuse maintenant? Alors elle levoit les yeux au plancher., „Suis-je heureuse? répétoit-elle. Et puis elle effuyoit ses larmes, faisoit un sourire amer, en me demandant encore: „Lifette, eh bien, suis-je heureuse maintenant? „ — Ma foi, je ne savois moi-même ce que je devois faire. Jusqu'à ce qu'elle accou-

accourut à la porte; là elle se tourna de mon côté: „Viens donc, Lifette; qui t'afflige „maintenant? „ — Là-dessus elle est rentrée.

Lifette. Bon, notre hôte, vous avez rêvé tout cela.

L'hôte. Rêvé? Oh que non, ma belle enfant; on ne rêve pas de telles circonstances — Ah! que ne donnerois-je pas pour — je ne suis pas curieux — mais je donnerois tout au monde pour en avoir la clé.

Lifette. La clé? de notre porte? Elle est en dedans, notre hôte; nous l'avons retirée pendant la nuit, car nous sommes peureuses.

L'hôte. Eh! ce n'est pas cette clé-là que j'entends; j'entends par cette clé, ma belle enfant, une explication claire, qui me développe le nœud de tout ce que j'ai vu.

Lifette. Oui da? — Eh bien, adieu notre hôte. Va-t-on bientôt se mettre à table, notre hôte?

L'hôte. Ma belle enfant, pour ne pas oublier ce que je voulois proprement vous dire.

Lifette. Eh bien? mais foyez court —

L'hôte. Madame a toujours ma bague; je l'appelle ma bague — —

Lifette. Vous ne la perdrez pas.

L'hôte.

L'hôte. Je n'en suis pas en peine non plus. C'étoit seulement pour vous en faire souvenir. Voyez-vous; je n'ai pas même envie de la ravoir. Je ne suis pas assez bête pour ne pas voir tout d'un coup, d'où Madame connoit cette bague, & pourquoi elle ressemble si parfaitement à la sienne. Elle ne sauroit être mieux qu'entre ses mains. Je ne demande pas qu'on me la rende, & je mettrai en attendant les cent Louis que j'ai prêté dessus, sur le compte de Madame. N'est-il pas vrai, ma chère enfant?

Scène Quatrième.

Werner. L'hôte. Lisette.

Werner. Le voilà enfin!

Lisette. Cent Louis? Eh mais, je croyois que ce n'étoit que quatre vingt.

L'hôte. Ah! c'est vrai, quatre vingt dix, quatre vingt dix. Je les mettrai, la belle enfant, je les mettrai.

Lisette. Tout cela se trouvera, notre hôte.

Werner.

Werner. (qui se glisse derrière eux tout doucement, & frappe tout à coup Lisette sur l'épaule) Mon petit trognon! mon petit trognon!

Lisette. (effrayée) Ah!

Werner. Ne vous effrayez pas, mon petit trognon; mon petit trognon je vois que vous êtes jolie & peut-être en pais étranger. — Il faut avertir les jolies personnes d'être sur leurs gardes en pais étranger — Mon petit trognon, méfiez-vous de cet homme-là.

(en montrant l'hôte.)

L'hôte. Ah! quelle joie imprévue! Monsieur Werner soyez le bien venu chez nous. Ah! je revois donc encore l'honnête Werner, toujours gai, toujours plaifant. — Vous devez vous méfier de moi, ma belle enfant! ah, ah, ah!

Werner. Evitez toujours sa rencontre!

L'hôte. Ma rencontre? Je suis donc bien dangereux? ah, ah, ah! Ecoutez donc, ma belle enfant; comment trouvez-vous cette plaifanterie?

Werner. Les gens comme vous traitent tout de badinage, quand on leur dit leurs vérités.

L'hôte.

L'hôte. Mes vérités? ah, ah, ah! Voila qui est encore mieux, n'est-il pas, vrai ma chere enfant? Cet homme s'entend à badiner! Moi, dangereux? — Moi? — Cela pouvoit bien être il y a vingt ans. C'est pour lors que j'étois dangereux; il y a bien des femmes qui en pourroient dire des nouvelles, mais à présent —

Werner. Oh! le vieux fou!

L'hôte. Voila le diable! Quand on devient vieux, on cesse d'être dangereux. Votre tour viendra comme le nôtre, Monsieur Werner.

Werner. Ce vieux Cassandre! Mon petit trognon, vous sentez bien, que je ne suis pas assez bête pour parler ici de cette espece de danger. Le démon du libertinage l'a quitté, mais à sa place il en a sept autres qui le possèdent. —

L'hôte. Oh, Mademoiselle, écoutez donc! Quelle tournure il fait donner à la chose! — Gentilleffe sur gentilleffe! & toujours du nouveau. Ah! c'est un homme admirable que ce Monsieur Werner — (à Lisette, lui parlant à l'oreille.) Il est fort à son aise, encore garçon. Il a à six lieues d'ici une fort bonne charge de

de baillif. Il a garni sa bourse pendant la guerre — Il a été fourrier dans la Compagnie de Monsieur le Major. C'est un ami si zélé, si zélé pour le Major qu'il se feroit pendre pour lui. —

Werner. Et voici un ami si zélé, si zélé pour mon Major — que le Major devoit le faire pendre.

L'hôte. Quoi? Comment? — Voici une plaifanterie qui passe les bornes — Comment je ne suis pas l'ami de Monsieur le Major? — Non; je n'entends pas cette sorte de badinage.

Werner. Frontin m'en a dit de belles.

L'hôte. Frontin? Je ne m'étonne point, c'est lui-même qui parle par votre bouche. Frontin est un méchant homme, un vilain homme. Mais voila une jolie enfant; c'est elle qui fait parler; demandez lui si je ne suis pas l'ami de Monsieur le Major? si je ne lui ai pas rendu service? Et pourquoi donc ne ferois-je pas son ami? N'est-il pas homme de mérite? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être réformé: mais qu'est-ce que cela fait? Le Roi ne peut pas connoître tous les gens de mérite; & quand même il les connoitroit, peut-il les récompenser tous?

F

Werner.

Werner. Vous avez bien fait de parler comme cela! — Mais Frontin — quoique ce soit aussi un mauvais sujet — cependant il n'est pas menteur; & si ce qu'il m'a dit étoit vrai. —

L'hôte. Ne me parlez plus de Frontin. — Je viens de vous le dire, cette belle enfant peut parler. *(bas à Lisette)* Vous savez bien; cette bague! — Contez un peu à Monsieur Werner. Cela lui donnera meilleure idée de moi. Et pour qu'il ne semble pas, que ce que vous direz, soit pour me flatter; je ne veux pas être présent; non, je n'y veux pas être; je m'en vais; mais vous verrez vous-même, Monsieur Werner, vous me direz, si Frontin n'est pas un vilain traître.

(il sort.)

Scène Cinquième.

Werner. Lisette.

Werner. Mon petit trognon, connoissez-vous mon Major?

Lisette. Le Major de Tellheim? Sans doute je connois ce brave homme-là.

Werner.

Werner. N'est-il pas vrai que c'est un brave homme? L'aimez-vous bien? —

Lisette. Oh de tout mon cœur.

Werner. Ma foi? Eh bien, mon petit trognon. je vous en trouve mille fois plus jolie — Mais qu'est-ce donc que ces services que l'hôte prétend avoir rendus au Major?

Lisette. Je ne vois pas ce que cela veut dire; à moins qu'il ne se fasse un mérite des suites heureuses que ses friponneries ont eues par hazard.

Werner. Quoi? Ce que Frontin m'a dit, est donc bien vrai? — *(il se tourne du côté par où l'hôte est sorti)* Tu es bien heureux d'être forti! — Comment il l'a fait sortir de l'appartement? — Il a pu lui jouer un tour pareil? — A un homme comme lui? Et cela parceque ce butor s'imaginait qu'il n'avoit plus d'argent. Parbleu! le Major n'est pas sans argent!

Lisette. Quoi, le Major a de l'argent?

Werner. Comme de la paille! Il ne fait pas lui-même combien il a; il ne fait pas combien on lui doit. Je lui dois moi-même, voici un vieux reliquat de compte que je lui apporte. Voyez-vous, mon petit trognon?

F a

Voici

Voici une bourse (en la tirant de sa poche) où il y a cent Louis d'or; & voici un rouleau (en le tirant de l'autre poche) où il y a cent Ducats. Tout cet argent lui appartient.

Lisette. Est-il possible? Mais pourquoi le Major met-il donc ses effets en gage? Il a mis une bague en gage —

Werner. En gage? Ah n'en croyez rien. Peut-être qu'il a voulu se débarrasser de cette guenille.

Lisette. Ce n'est point une guenille. C'est une bague d'un grand prix, & ce qui ajoute encore à son prix, c'est qu'elle peut bien lui venir d'une main qui lui est chère.

Werner. Peut-être bien; D'une main qui lui est chère, oui, oui! Cela rappelle souvent des souvenirs qu'on voudroit bien ne plus avoir. C'est pourquoi on cherche à s'en débarrasser.

Lisette. Quoi donc?

Werner. Un militaire est sujet à bien des aventures dans son quartier d'hiver. Il n'a rien à faire, il se dorlote, pour se désennuyer il fait des connoissances, d'abord il ne veut pas les garder plus loin que l'hiver, mais le tendron qui s'engage le fait de si bonne
foi,

foi, qu'elle s'imagine que cela doit durer toute la vie. Crac! Une bague est déjà au doigt de l'amant, sans qu'il sache lui-même comment elle est là. Et souvent il donneroit le doigt même pour en être débarrassé.

Lisette. Ah, ah! Est-ce que le Major auroit eu une semblable aventure?

Werner. Assurément! Il en a eu & surtout en Saxe; s'il avoit eu dix doigts à chaque main, tous les vingt auroient été couverts de bagues.

Lisette. (à part) Voila qui me paroît bien singulier; il faut un peu l'approfondir — Mais Monsieur le Baillif, ou bien, Monsieur le Fourrier —

Werner. Mon petit trognon, si cela ne vous déplaît pas: — j'aime mieux qu'on m'appelle Monsieur le Fourrier.

Lisette. Eh bien Monsieur le Fourrier; j'ai là une lettre de la part de Monsieur le Major pour ma Maîtresse. Je vais bien vite la porter là-dedans, & je reviens vous joindre. Voulez-vous bien avoir la bonté de m'attendre? Je ferois bien aise de causer encore un peu avec vous.

Werner. Ainsi donc, mon petit trognon, vous aimez bien à causer ? Eh bien oui ; je le veux ; allez ; j'aime aussi à causer, moi ; je vais vous attendre.

Lisette. Oh oui, attendez moi ! (elle sort.)

Scene Sixieme.

Werner.

Il n'est point du tout mal, ce petit trognon-là. — Mais j'ai pourtant mal fait de lui promettre de l'attendre — Car le plus important feroit de chercher le Major. — Il ne veut point de mon argent, & il aime mieux mettre en gage ? — Oh je le reconnois là. — Parbleu ! voici un bon expédient. — Il y a quinze jours, qu'étant en cette ville, j'allai voir la Capitaine Marloff. Cette pauvre Dame étoit bien malade, elle se plaignoit que son mari devoit quinze cent francs au Major & qu'elle ne savoit comment lui payer cette somme. J'avois envie de l'aller voir aujourd'hui ; — je voulois lui dire, que quand j'aurois reçu l'argent de mon petit baillage, je pourrois bien lui prêter deux mille francs. —

Car

Car il faut pourtant mettre quelque chose à couvert dans le cas où les affaires n'iroient pas bien en Perse. — Mais elle avoit décampé, & sûrement elle n'aura pas pu payer le Major. — Eh bien faisons cela plutôt que plus tard. — Mon petit trognon fera tout ce qu'elle voudra, mais je ne puis pas l'attendre. (il s'en va tout pensif & se jette presque sur le Major qui va pour entrer.)

Scene Septieme.

Le Major. Werner.

Le Major. Werner ! tu es bien rêveur ?

Werner. Ah vous voila ! J'allois vous trouver, Monsieur le Major, je voulois vous rendre mes devoirs dans votre nouveau logement.

Le Major. Pour m'étourdir les oreilles de maledictions contre mon ancien hôte. Ne me parles pas de cela.

Werner. J'en aurois touché quelques mots en passant. Mais ce qui m'amenoit, c'étoit pour vous remercier de m'avoir gardé mes cent Louis. Frontin me les a rendus. Vous m'auriez fait vraiment plaisir de me les

F 4

garder

garder encore. Mais vous êtes dans un nouveau logement, que ni vous ni moi ne connoissons. Que fait-on ce qui pourroit vous y arriver. On pourroit vous les voler; il faudroit me les rendre, il n'y a pas là à balancer. Ainsi je ne veux pas vous exposer à cela.

Le Major. (souriant) Eh mais Werner, depuis quand es-tu donc si prévoyant?

Werner. On apprend tous les jours à l'être. Aujourd'hui on ne sauroit prendre trop de précautions quand on a de l'argent. — J'ai encore une commission pour vous, Monsieur le Major, c'est de la part de la Capitaine Marloff; je viens de la quitter dans le moment. Son mari vous devoit quinze cent francs: voici cent Ducats qu'elle vous envoie à compte; la semaine prochaine elle vous fera tenir le reste. Je pourrois bien être la cause, qu'elle ne vous a pas envoyé le tout, car elle me devoit aussi trois cent Livres. Elle s'est imaginée que je pourrois bien venir les lui demander — comme c'étoit aussi mon dessein — elle me les a donné en les tirant du rouleau, qu'elle tenoit tout prêt pour vous — Il vous est plus aisé de vous
passer

passer une huitaine de jours de vos quatre cent francs, qu'à moi de cette petite somme — ainsi les voila, prenez donc. (il lui présente le rouleau.)

Le Major. Werner!

Werner. Eh bien! quoi donc? Que veulent dire ces grands yeux que vous me faites-là? — Allons, prenez donc, Monsieur le Major. —

Le Major. Werner!

Werner. Qu'avez vous donc? Qu'est ce qui vous fache?

Le Major. (d'un ton amer, en se frappant le front & tappant du pied) C'est que — les quinze cent francs n'y sont pas.

Werner. Eh bien, là là, Monsieur le Major! Est ce que vous ne m'avez pas compris?

Le Major. Je ne t'ai que trop compris. — Faut-il que les plus honnêtes gens soyent ceux, qui me font le plus souffrir aujourd'hui!

Werner. Que dites-vous là?

Le Major. Cela ne te regarde qu'en partie. — Va Werner! (en repoussant la main de Werner qui veut lui glisser le rouleau de Ducats.)

Werner. Oui dès que vous m'aurez débarrassé de cet argent.

Le Major. Oh ça Werner, si je te disois que ce matin-même j'ai reçu la visite de la Capitaine Marloff?

Werner. Oui ?

Le Major. Qu'elle ne me doit plus rien ?

Werner. Sérieusement ?

Le Major. Qu'elle m'a payé Livres, sols & deniers ? Qu'as-tu à dire à cela ?

Werner. (après un moment de réflexion) Je dirai que j'ai menti, & que c'est une vilaine chose que de mentir, parce qu'on peut vous faire trouver menteur.

Le Major. Et tu en seras honteux ?

Werner. Mais celui qui me force à mentir, que doit-il faire lui ? Ne doit-il pas aussi être honteux ? Tenez, voyez-vous, Monsieur le Major ; si je vous disois que votre procédé ne me chagrine pas, je mentirois encore, & c'est ce que je ne veux plus faire —

Le Major. Werner, ne te chagrines pas ! Je connois ton bon cœur & ton affection pour moi. Mais je n'ai que faire de ton argent.

Werner.

Werner. Vous n'en avez que faire ? vous aimez mieux vendre, mettre en gage, faire parler les mauvaises langues ?

Le Major. Je ne m'embarrasse pas qu'on fache que je n'ai plus rien. On ne doit jamais se faire passer pour plus riche que l'on n'est.

Werner. Et pourquoi vouloir paroître plus pauvre que l'on n'est ? Il nous reste toujours des ressources, quand nos amis en ont.

Le Major. Il ne convient pas que je te doive.

Werner. Il ne convient pas ? — Oh ça Monsieur le Major : Quand nous avons à esfuyer la chaleur du jour & le feu de l'ennemi, que le palefrenier s'étoit égaré avec vos cantines & que vous veniez à moi en disant : Werner, n'as-tu pas là un coup à boire ? Je vous tendois ma gourde ; n'est-il pas vrai, vous la preniez sans façon & vous buviez ? — Cela convenoit-il ? — Que le diable m'emporte, si une goutte d'eau croupie ne valoit pas souvent mieux alors que toutes ces vilénies ! (il tire la bourse & la lui présente avec le rouleau) Prenez donc, Monsieur le Major ! Imaginez-vous

vous

vous que ce n'est que l'eau. Dieu n'a-t-il pas aussi fait cela pour tout le monde ?

Le Major. Tu me tourmentes; je ne veux pas être ton débiteur.

Werner. D'abord cela ne convenoit point; maintenant vous ne voulez pas? Oui, cela est différent. (d'un ton un peu fâché) Vous ne voulez pas être mon débiteur? Mais si je vous prouvois que vous l'êtes déjà? Ou bien croyez vous n'avoir aucune obligation à un homme qui détourna le coup, qui devoit vous fendre la tête; qui une autre fois coupa le bras d'un ennemi, qui vouloit faire feu sur vous & vous bruler la cervelle? — Quelle plus grande dette pouvez-vous contracter avec un homme? Ou faites vous moins de cas de ma vie que de ma bourse? — Si c'est là la façon de penser des grands, je la trouve bien platte; le Diable m'emporte!

Le Major. A qui parles-tu donc, Werner? Nous ne sommes que nous deux; nous en pouvons parler; si quelqu'un nous écouloit ce feroit une fanfaronnade. Je l'avouerais avec plaisir: tu m'as sauvé deux fois la vie. Mais, mon ami, à quoi tenoit-il que je n'en

n'en fisse autant pour toi, si l'occasion s'en fût présentée? Eh?

Werner. Il ne tenoit qu'à l'occasion! Personne n'en doute, Monsieur le Major. Ne vous ai-je pas vu exposer cent fois votre vie pour le dernier de vos soldats, quand la sienne étoit en danger?

Le Major. Ainsi donc!

Werner. Mais — —

Le Major. Pourquoi n'entends-tu pas, ce que je veux dire? Je dis: qu'il ne convient pas que je sois ton débiteur, & que je ne veux pas l'être, à cause des circonstances où je me trouve.

Werner. Ah, ah! vous voulez attendre à des tems plus heureux; vous m'emprunterez de l'argent une autre fois, quand vous n'en aurez plus que faire, quand vous en aurez & que je n'aurai peut-être pas le fol.

Le Major. On ne doit pas emprunter, quand on ne fait pas comment rendre.

Werner. Un homme comme vous ne peut pas toujours manquer.

Le Major. Tu connois bien le monde! — On doit encore bien moins emprunter à un homme qui a lui-même besoin de son argent.

Werner.

Werner. Oh oui ! c'est bien moi ! Eh ! qu'ai je besoin d'argent ? — Par tout où on a besoin d'un Fourrier, on lui donne aussi de quoi vivre.

Le Major. Tu en as besoin pour te procurer un poste au dessus du tien. Pour chercher à te pousser dans une carrière dans laquelle sans argent, le plus digne homme reste souvent en arriere.

Werner. Un poste au dessus du mien ? C'est à quoi je ne pense pas. Je suis connu pour un bon Fourrier, je pourrais bien n'être qu'un mauvais Capitaine & sûrement encore un plus mauvais Général. On en a fait l'expérience !

Le Major. Ne me forces pas à mal penser de toi. Ecoutes Werner ! ce que Frontin m'a dit de toi, ne me fait pas plaisir. Tu as vendu ton petit baillage, & tu veux encore aller battre le pais. Ne me donnes pas lieu de croire, que tu n'aimes ton metier qu'a cause de la vie errante & déréglée qui par malheur s'y trouve attachée. Il faut être soldat ou pour sa patrie ou par intérêt à la cause pour laquelle on fait la guerre.

Mais

Mais servir indifféremment tantôt ici, tantôt là, c'est voyager en boucher.

Werner. Eh bien, Monsieur le Major, je suivrai vos conseils. Vous savez mieux que moi, ce qui est convenable. Je resterai auprès de vous — Mais mon cher Major, en attendant prenez donc mon argent. Aujourd'hui ou demain vos affaires sont terminées. Vous allez recevoir de l'argent à foison. Alors vous me le rendrez avec les intérêts. Ce ne sont que les intérêts que je regarde en cela.

Le Major. Ne m'en parles plus.

Werner. Sur ma conscience, ce n'est que pour les intérêts. — Quelque fois je pensois en moi-même : que deviendras-tu un jour, quand tu seras vieux ? Quand tu te seras fait hacher, cribler de coups à la guerre ? Quand tu seras estropié de tous tes membres ? Quand tu n'auras plus rien du tout ? Quand il faudra mendier ton pain de porte en porte ? Puis tout à coup je disois en moi-même : non, tu n'iras pas mendier ; tu iras trouver le Major Tellheim ; il partagera avec toi son dernier sol ; il te nourrira ; tu ne

mourra

mourra pas de faim; tu finiras tes jours dans sa maison eu brave & honnête homme.

Le Major. (lui prenant la main) Eh bien, camarade, est-ce que tu ne penserois plus de même?

Werner. Non, je ne pense plus ainsi. — Quiconque refuse mes services dans son besoin, ne me secourera pas non plus dans le mien. — Je n'en parlerai plus. (il veut s'en aller)

Le Major. Quelle tête! Sçais-tu bien que tu me mets au supplice? Où vas-tu? (il le retient) Mais quand je te jure sur mon honneur que j'ai encore de l'argent; que je te dirai, quand je n'en aurai plus; que tu es le premier homme, l'unique au monde à qui j'emprunterai de l'argent. — Eh bien! es-tu content maintenant?

Werner. Il le faut bien! — Donnez-moi votre parole, Monsieur le Major, touchez-là.

Le Major. De tout mon cœur Werner! — Ah ça finissons la dessus. Je venois ici, pour parler à une certaine fille —

Scene

Scene Huitieme.

Lifette. (qui sort de la chambre de la maîtresse)

Le Major. Werner.

Lifette. (tout en sortant) Etes-vous encore là, Monsieur le Fourrier? — (apercevant le Major) Ah, vous voila aussi Monsieur le Major? — Je suis à vous dans le moment. (elle rentre vite dans la chambre.)

Scene Neuvieme.

Le Major. Werner.

Le Major. C'étoit-elle! — Mais tu la connois, Werner, à ce qu'il me semble?

Werner. Oh qu'oui, je connois ce petit trognon-là —

Le Major. Mais pourtant, si j'ai bonne mémoire, tu n'étois pas avec moi dans mon quartier d'hiver en Thuringe.

Werner. Non, j'étois à Leipzig pour l'habillement.

Le Major. D'où la connois-tu donc?

G

Werner.

Werner. Notre connaissance est toute fraîche. Elle est d'aujourd'hui. Mais fraîches connaissances, chaudes amours.

Le Major. Ainsi donc tu as vu aussi la Demoiselle ?

Werner. Sa maîtresse est donc Demoiselle ? Elle m'a dit que vous la connoissiez sa maîtresse ?

Le Major. De Thuringe. Ne te l'ai-je pas dit ?

Werner. Cette Demoiselle est-elle jeune ?

Le Major. Oui.

Werner. Jolie ?

Le Major. Elle est fort belle.

Werner. Riche ?

Le Major. Très riche.

Werner. La Demoiselle vous aime-t-elle autant que la suivante ? Cela feroit une bien bonne affaire !

Le Major. Que veux-tu dire ?

Scene

Scene Dixieme.

Lisette. (sort avec une lettre à la main) *Le Major.*

Werner.

Lisette. Monsieur le Major. —

Le Major. Ma chere Lisette, je n'ai pas encore eu le plaisir de te parler depuis ton arrivée.

Lisette. Au moins aurez-vous déjà pensé à moi. Je fais que vous m'aimez. Je vous aime bien aussi. Mais c'est bien vilain à vous, de tourmenter comme vous faites ceux qui vous aiment.

Werner. (à part) Ah ! je me doute de quelque chose. J'ai fort bien deviné.

Le Major. Le fort, Lisette — Lui as-tu rendu ma Lettre ?

Lisette. Oui, & voici — — — (en lui présentant la lettre.)

Le Major. La reponse ? —

Lisette. Non, c'est votre lettre elle-même que je vous rends.

Le Major. Comment ? Elle ne veut pas la lire ?

G 2

Lisette.

Lisette. Elle voudroit bien; — mais nous ne savons pas lire l'écriture.

Le Major. Folle que tu es!

Lisette. Et nous pensons que l'écriture n'a pas été inventée pour ceux qui peuvent s'expliquer de vive voix quand ils le veulent.

Le Major. Quel mauvais prétexte! Il faut qu'elle la lise. Elle y verra ma justification — mes motifs, mes raisons —

Lisette. C'est justement ce que ma maîtresse ne veut pas lire, mais l'entendre de vous-même.

Le Major. L'entendre de moi-même? Pour que le moindre mot de sa bouche, son air, le changement de sa voix portent le trouble dans mon ame? Pour que chaque regard me fasse sentir toute l'étendue de ma perte? —

Lisette. Point de miséricorde! — Prenez cette lettre. (elle la lui présente) Elle vous attend à trois heures. Elle veut monter en carrosse, elle veut aller voir la ville, vous l'accompagnerez.

Le Major. L'accompagner?

Lisette

Lisette. Et que me donnerez-vous pour que je vous laisse tous deux tête à tête? Je resterai au logis.

Le Major. Tête à tête?

Lisette. Dans un beau carrosse bien fermé.

Le Major. Jamais!

Lisette. Oui, oui! Dans le carrosse, bien renfermé; pour qu'il ne nous échappe plus; c'est justement notre dessein. — En un mot, il faut venir, Monsieur le Major, à trois heures précises. — Eh bien! vous aviez encore quelque chose à me dire en particulier? Qu'avez-vous donc à me dire? — Oh mais, nous ne sommes pas seuls. —

(en regardant Werner.)

Le Major. C'est comme si nous l'étions, mais puisque Madame n'a pas lû ma lettre, je n'ai encore rien à te dire.

Lisette. Comment? il n'y a donc ici personne de trop? Est-ce que vous n'avez point de secrets pour Monsieur le Fourrier? —

Le Major. Non, aucun.

Lisette. Je croirois pourtant que vous en devriez avoir.

Le Major. Comment? pourquoi donc cela?

G 3

Werner.

Werner. Que voulez-vous donc dire, mon petit trognon?

Lifette. Je parle surtout des secrets d'une certaine nature. — Tous les vingt doigts, Monsieur le Fourrier? (en levant les mains & écartant les doigts.)

Werner. St, St! mon petit trognon, mon petit trognon!

Le Major. Qu'est-ce que cela veut dire?

Lifette. Crac, elle est déjà au doigt, Monsieur le Fourrier. (elle fait comme si elle mettoit une baguette à son doigt.)

Le Major. Qu'avez-vous donc tous deux?

Werner. Mon petit trognon, mon petit trognon. Ce n'étoit que pour badiner.

Le Major. Werner, j'espère que tu n'auras pas oublié, ce que je t'ai répété bien des fois: il y a une certaine corde qu'il ne faut pas toucher avec les femmes, même en badinant.

Werner. Je crois sur ma conscience, que je l'ai déjà oublié. — Ah je vous en prie mon petit trognon. —

Lifette. Eh bien! puisque ce n'étoit que pour badiner, je vous le passe pour cette fois-ci.

Le

Le Major. Puisqu'il faut absolument que je vienne, Lifette, fais ton possible pour que ta maîtresse lise ma lettre avant. Cela m'épargnera le tourment affreux, de rappeler, de répéter des choses que je voudrais bien avoir oubliées. Tiens, donne-la-lui. (en retournant la lettre, et voulant la lui remettre, il aperçoit qu'elle est décachetée) Mais, si je vois clair, Lifette, la Lettre est décachetée.

Lifette. Cela peut bien être (elle la regarde) Eh vraiment oui, elle est décachetée. Qui peut donc l'avoir décachetée? Tout ce que je puis vous dire, Monsieur le Major, c'est que nous ne l'avons pas lue, je vous en assure, nous ne l'avons pas lue. Nous ne voulons pas la lire, non plus, puisque l'écrivain vient lui-même. Vous viendrez, oui: à propos, Monsieur le Major, ne venez pas fait comme vous voilà; en bottes, vos cheveux en désordre. Je vous excuse; vous ne nous attendiez pas. Mettez des souliers & faites vous accommoder — Actuellement vous avez un air si martial, si prussien?

Le Major. Je te remercie de l'avis, Lifette.

G 4

Lifette.

Lisette. Vous avez l'air d'un homme qui a campé la nuit dernière.

Le Major. Tu ne te trompes peut-être guères.

Lisette. Nous allons aussi nous mettre à notre toilette, & nous dînerons après. Nous voudrions bien vous avoir à diner, mais votre présence pourroit nous empêcher de manger; & voyez-vous, nous ne sommes pas amoureuses au point d'oublier le manger.

Le Major. Je m'en vais; Lisette préparez-la un peu en attendant; afin que je ne sois pas méprisable ni à ses yeux, ni aux miens. — Allons Werner, viens t'en, nous dînerons ensemble.

Werner. A table d'hôte? ici dans cette maison? Je n'aurai pas le moindre appetit.

Le Major. Nous dînerons chez moi, dans ma chambre.

Werner. Je suis à vous dans l'instant. J'ai encore un mot à dire à ce petit trognon.

Le Major. Je trouve cela fort plaisant!

(il sort.)

Scene

Scene Onzieme.

Werner. Lisette.

Lisette. Eh bien, Monsieur le Fourrier? —

Werner. Mon petit trognon, voulez-vous aussi, que je me fasse friser avant de revenir?

Lisette. Eh venez comme vous voudrez, Monsieur le Fourrier; mes yeux ne trouveront rien à redire en vous. Mais ce sont mes oreilles qui seront désormais en garde contre vous. — Vingt doigts tout couverts de bagues! Ah! ah! Monsieur le Fourrier!

Werner. Non, mon petit trognon; c'est ce que j'allois-vous dire: Cette gentillesse m'est échappée. Il n'en est rien. C'est bien assez d'une bague. J'ai entendu dire au Major cent & cent fois, que tout soldat qui cherche à débaucher une fille n'est qu'un lâche. — Voila, comme je pense aussi, mon petit trognon. Soyez en bien sure. Il faut que j'aille rejoindre le Major. Bon appetit, mon petit trognon?

(il sort.)

G 5

Lisette.

Lifette. Et vous de même, Monsieur le Fourrier! — Je crois que j'aime cet homme-là! (elle veut rentrer, sa maîtresse vient à sa rencontre.)

Scene Douzieme.

Mina. Lifette.

Mina. Le Major est-il déjà ressorti? — *Lifette,* je crois que j'aurois pû le retenir; j'aurois eu l'esprit assez tranquille pour cela.

Lifette. Je vais vous le tranquilliser encore d'avantage.

Mina. Tant mieux! Sa Lettre, oh sa lettre! Chaque ligne étoit le langage d'un homme d'honneur, d'une ame noble. Chaque refus de ma main étoit pour moi une nouvelle assurance de son amour. — Il aura bien vû, que nous avions lû sa lettre — Eh bien, qu'importe, qu'il vienne seulement. Sans doute il ne manquera pas? — Tout ce que je trouve à redire dans sa conduite, *Lifette,* c'est un peu trop de fierté. Comment! sa maîtresse elle-même; il ne veut pas

pas lui avoir obligation de sa fortune! Quelle fierté! Elle est impardonnable! Si je vois que cela aille trop loin, *Lifette* — —

Lifette. Quoi? Vous renoncerez à lui?

Mina. Eh bien, vois donc! Ne voila-t-il pas que tu t'affliges encore à cause de lui? Non, ma bonne amie, on ne renonce pas à un mari pour un seul défaut qu'il a. Certainement non; mais il me vient une idée, c'est de punir sa fierté par une autre toute semblable.

Lifette. Oh, Madame! Dès que votre esprit pense déjà à lui jouer des tours, il faut qu'il soit bien tranquille.

Mina. Il l'est aussi. Viens: je veux t'y faire jouer un role.

Fin du troisieme Acte.

Acte

—————
 Acte Quatrième.
 —————

—————
 Scene Première.
 —————

Mina. *Lifette.*

(Le Théâtre représente l'appartement de Mina. Elle a achevé sa toilette, elle est mise richement & avec gout. Elles quittent toutes deux la table, un domestique vient desservir.)

Lifette. Il est impossible, Madame, que vous ayez assez mangé.

Mina. Tu crois cela Lifette? Peut-être est-ce parceque je n'avois pas grande faim en me mettant à table.

Lifette. Nous étions convenues de ne pas parler de lui pendant le repas: mais nous aurions bien dû nous proposer aussi de n'y pas songer.

Mina. Tu as raison; je n'ai songé qu'à lui.

Lifette. Je l'ai bien yû. J'avois beau vous parler d'autre chose, vous me répon-
diez

diez tout de travers. (un second domestique apporte le café) Voici encore de quoi nourrir vos rêveries. Ah! la bonne chose que le café pour entretenir la mélancolie!

Mina. Des rêveries? Je n'en ai point. Je ne pense qu'au tour que je vais lui jouer: feras-tu bien ton rôle, Lifette?

Lifette. Oh que oui: mais j'aimerois beaucoup mieux qu'il nous en évitât la peine.

Mina. Tu verras si je le connois à fond. Cet homme qui me refuse aujourd'hui avec tout mon bien, me disputera à toute la terre, lorsqu'il apprendra que je suis malheureuse & délaissée.

Lifette. (fort sérieusement) Comme l'amour propre va se trouver à l'aise! Comme sa délicatesse sera délicieusement flattée!

Mina. Tu fais la Moraliste! Tout à l'heure tu me reprochois la vanité, à présent c'est l'amour propre. — Mais laisse-moi en repos, Lifette, je te permets aussi de faire de ton Fourrier tout ce que tu voudras.

Lifette. De mon Fourrier?

Mina. Ah! Tu veux t'en défendre? Eh bien, je n'en doute plus maintenant. — Je ne l'ai pas encore vû; mais d'après chaque
mot,

mot, que tu m'en as dit, je vois de loin un mari pour toi.

Scène Seconde.

Riccaut de la Marlinière. (c'est un gascon, qui parle le langage de la Garonne) *Mina.* *Lisette.*

Riccaut. (encore hors de la scène) Est-il permis Monsieur le Major?

Lisette. Qu'est-ce que c'est? Est-ce pour nous? (elle va vers la porte)

Riccaut. Parbleu! Je me trompe. — Mais non, fands! Je ne me trompe pas. — C'est sa chambre. —

Lisette. Certainement Madame, voilà un Monsieur qui a cru que le Major de Tellheim logeait encore ici.

Riccaut. Oui, c'est justement cela. — Le Major de Tellheim, juste ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il?

Lisette. Il ne loge plus ici.

Riccaut. Comment diable! Il y logeait encore, il n'y a pas vingt quatre heures, & il n'y loge plus? Où loge-t-il donc?

Mina.

Mina. (s'avance vers lui) Monsieur —

Riccaut. Ah Madame — Mademoiselle — Je vous demande mille excuses.

Mina. Monsieur, votre erreur est bien pardonnable, & votre étonnement tout naturel. Le Major a eu la politesse de me céder son appartement, pour ne pas exposer une étrangère à ne savoir où loger.

Riccaut. Ah! voilà bien de ses politesses! C'est un très galant-homme que ce Major!

Mina. De vous dire où il loge actuellement, je vous jure, Monsieur, que je suis honteuse de ne pas le savoir.

Riccaut. Pardieu! Madame, tant pis! C'est bien dommage; j'en suis désespéré.

Mina. J'aurois dû m'en informer. Ses amis ne manqueront pas de venir le chercher ici.

Riccaut. Vous parlez de ses amis, Madame? Je suis de ses plus intimes, afin que vous le sachiez.

Mina. Lisette, ne le saurois-tu pas?

Lisette. Non, Madame.

Riccaut. Il faut que je lui parle de toute nécessité. Je lui apporte une nouvelle, qui va le transporter de joie.

Mina.

Mina. J'en suis d'autant plus fâchée, de ne pas savoir son adresse. — Mais Monsieur, je compte le voir bientôt. S'il vous étoit égal, qu'il apprît cette bonne nouvelle de votre bouche ou de la mienne, je m'offre à —

Riccant. J'entends. — Voici le fait. Vous ferez, Madame que je viens de dîner chez le Ministre — le Ministre — le Ministre de — de — de — comment diable s'appelle donc le Ministre, qui demeure là-bas dans la grande rue — sur la place?

Mina. Monsieur, je ne connois personne ici.

Riccant. Eh bien, c'est le Ministre du département de la guerre. — Je fors de dîner chez lui. — Mon couvert y est toujours mis — On est venu à parler du Major Tellheim; & le Ministre m'a dit en confidence, car son Excellence est de mes amis, elle n'a rien de caché pour moi. — Son Excellence dis-je donc, m'a dit en confidence, que l'affaire de notre Major seroit terminée dans peu, & tout à son avantage. Son Excellence en a fait son rapport au Roi, & Sa Majesté a donné une décision tout à fait en faveur du Major — „Monsieur, m'a dit Son
„Excel-

„Excellence, vous comprenez bien, que
„tout dépend de la manière, dont on fait en-
„visager les affaires au Roi, & vous me
„connoissez. Cela fait un très joli garçon
„que ce Tellheim, & d'ailleurs ne fais-je pas
„que vous l'aimez? Les amis de mes amis,
„sont mes amis. Il coûte furieusement
„cher au Roi ce Tellheim, mais est-ce que
„l'on sert le Roi pour rien? Il faut s'entraî-
„der en ce monde; & quand il s'agit de per-
„tes, que ce soit le Roi qui en fasse, &
„non pas un honnête-homme de nous au-
„tres. Voilà le principe dont je ne me dé-
„pars jamais. — Eh bien que dites-vous
de tout cela Madame? N'est-il pas vrai,
que cela fait un brave homme? — Ah! que
Son Excellence a le cœur bien placé! Au
reste, elle m'a juré, foi de Ministre, que si
le Major n'a pas encore reçu une lettre de
la propre main de Sa Majesté — il la recevra
infailliblement ce soir.

Mina. Monsieur, voici une nouvelle
qui ne manquera pas de faire grand plaisir
au Major. Je voudrois bien pouvoir lui nom-
mer l'ami qui s'intéresse si vivement à ses
affaires.

H

Riccant.

Riccant. Madame voudroit favoir mon nom? — Vous voyez en moi — Le Chevalier Riccant de la Marliniere, Seigneur de Pret-au-val, de la branche de Prens'd'or — Je vous vois Madame toute saisie d'admiration, de voir en moi un rejetton qui sort en droite ligne du sang Royal — Pardieu! Madame, je suis le cadet le plus mince de toute la famille — Dès l'age d'onze ans j'entrai dans le service. J'eus une affaire d'honneur où je jettai mon homme sur le carreau. Il me fallut décamper. Je passai dans les troupes du Pape; j'ai servi depuis dans celles de la Republique de Sante Marino; en Pologne; en Hollande; enfin par une suite d'avantures j'ai passé dans ce pais-ci. Ah! Madame, que je voudrois n'y être jamais venu. Si l'on m'avoit laissé au service des Etats Généraux, je ferois à cette heure tout au moins Colonel. Mais je suis toujours resté ici Capitaine, & me voila Parbleu! Capitaine réformé —

Mina. Voila qui est bien malheureux.

Riccant. Oui, Madame, on m'a réformé, on m'a mis sur le pavé.

Mina. Monsieur, je vous plains beaucoup.

Riccant.

Riccant. Vous êtes bien bonne, Madame. — On ne fait pas ici reconnoître le mérite. Réformer un homme comme moi! Un homme qui a mangé ici tout son bien au service; oui, Madame, plus de vingt mille francs. Que me reste-t-il à cette heure? Rien; précisément rien; je n'ai pas le fol.

Mina. Monsieur, je suis sincerement affligée de votre malheur.

Riccant. Vous êtes bien bonne, Madame! Mais comme dit le proverbe; un malheur ne vient jamais sans l'autre: C'est encore ce qui m'est arrivé. Quelle autre ressource reste-t-il à un Gentil-homme que celle du jeu? Tant que je n'ai pas eu besoin de fortune, j'ai joué d'un bonheur, d'un bonheur qui m'épouvantoit. A présent que je suis près de mes pieces, je joue d'un guignon qui surpasse toute croyance. Depuis quinze jours que je taille au Pharaon, il n'y en a pas eu un seul, où l'on n'ait fait sauter ma banque. Hier même je fus débanqué jusqu'à trois fois. Je fais bien, qu'il y avoit quelque chose de plus que le jeu; car parmi mes pontes se trouvoient certaines Dames — mais, chut! Je n'en dis pas d'avantage. Il faut être ga-

H 2

lant

lant pour le beau sexe. Elles m'ont invité pour ce soir à venir prendre ma revanche, mais — Vous m'entendez bien, Madame — il faut d'abord chercher de quoi vivre, avant que de penser à avoir de quoi jouer.

Mina. Je ne crois pas Monsieur, que vous foyez — —

Riccaut. Vous êtes bien bonne, Madame —

Mina. (tirant Lisette à l'écart) Lisette, sérieusement cet homme me fait peine. Si je lui offrois quelque chose ? Mais cela pourroit peut-être l'offenser.

Lisette. Bon — Madame, l'offenser ! Il n'en a pas la mine.

Mina. Fort bien, Monsieur, j'entends — que vous jouez ; que vous tenez la banque ; sans doute c'est dans un endroit, où il y a quelque chose à gagner. Il faut que je vous fasse un aveu — j'aime le jeu aussi moi —

Riccaut. Tant mieux, Madame, tant mieux ! Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.

Mina. J'aime beaucoup à gagner ; — je confierois avec plaisir mon argent à un homme qui entend le jeu. — Voudriez-vous,
Mon-

Monsieur, me mettre avec vous de société, & m'interresser à votre banque ?

Riccaut. Comment, Madame, vous voulez être de moitié avec moi ? De tout mon cœur.

Mina. D'abord je ne veux risquer qu'une bagatelle (elle va prendre de l'argent dans sa cassette.)

Riccaut. Ah ! Madame, que vous êtes charmante !

Mina. Voici ce que j'ai gagné depuis peu ; ce ne sont que dix Louis d'or — en vérité, Monsieur, je suis confuse — d'avoir si peu de chose à vous — —

Riccaut. Donnez toujours, Madame, donnez. (il les prend.)

Mina. Votre banque est sans doute considérable, Monsieur ?

Riccaut. Comment Diable ! je le crois ; des plus considérables. Dix Pistoles ? Eh bien, Madame vous avez à ma banque un intérêt d'un tiers, oui, d'un tiers. Il faudroit bien mettre encore quelque chose de plus ; mais cela n'y fait rien : avec une belle Dame il n'y faut pas regarder de si près. Pardieu ! Madame, je suis enchanté, comblé, d'entrer en liaison avec vous, & de ce

moment je recommence à bien augurer de ma fortune.

Mina. Mais Monsieur, il m'est impossible d'être présente à votre jeu.

Riccant. Eh Madame, qu'est-il besoin que vous y foyez? Nous autres joueurs en agissons loyalement, les uns pour les autres.

Mina. Oh ça Monsieur, si le jeu nous favorise, vous aurez la bonté de m'apporter ma part. Mais si nous jouons de malheur —

Riccant. En ce cas je reviendrai chez vous, pour faire de nouvelles ressources. N'est-ce pas, Madame?

Mina. Monsieur, à la longue ces ressources pourroient bien s'épuiser. Ainsi je vous conseille de bien défendre notre argent.

Riccant. Sandis! Si je le défendrai! A qui Madame croit-elle donc avoir affaire? A un fot? à une dupe?

Mina. Pardonnez, Monsieur — —

Riccant. Je suis des bons, Madame. Je suis un Grec des plus déliés, fentez-vous bien ce que cela veut dire?

Mina. Mais, Monsieur, je n'espere pas — — —

Riccant.

Riccant. Je fais monter un coup — —

Mina. (étonnée) Quoi vous feriez — — —

Riccant. Je vous file la carte avec une souplesse — — —

Mina. Seroit-il vrai?

Riccant. Je vous fais sauter la coupe avec une dextérité — — —

Mina. Comment, Monsieur, est-ce que vous mettriez en pratique? —

Riccant. Si j'entends la pratique? Sandis! Madame, donnez-moi seulement un pigeonneau à plumer, & — — —

Mina. Comment, Monsieur, filouter? Tromper au jeu?

Riccant. Comment, Madame! Vous appelez cela filouter, tromper? Mais moi je l'appelle corriger la fortune, l'enchaîner sous ses doigts, être sûr de son fait. Comment Diable! Filouter, tromper! vous avez-là des expressions bien dures.

Mina. Tenez, Monsieur, si cela est ainsi, je ne veux plus — —

Riccant. Laissez-moi faire, Madame, foyez tranquille. Ne vous mettez pas en peine comme je joue. Demain, Madame me reverra avec cent Louis d'or de bénéfice, ou

H 4

elle

elle ne me reverra plus. Votre très-humble serviteur, Madame, votre très-humble —

(il sort subitement.)

Mina. (qui le regarde aller avec étonnement & dépit) Monsieur, c'est le dernier que je préfère!

Scène Troisième.

Mina. Lisette.

Lisette. (en colère) Je suffoque. Voilà qui est beau!

Mina. Moques-toi bien de moi, je l'ai mérité. (après un moment de réflexion & plus tranquillisée) Mais non, ne te moques pas, je ne le mérite pas.

Lisette. Je vous trouve admirable! Félicitez-vous bien, vous venez de faire là un beau trait. Voilà un voleur que vous avez remis en pied.

Mina. Je n'ai pensé qu'à son malheur.

Lisette. Et ce que je trouve de mieux dans cette affaire-ci, c'est que ce drôle-là va vous prendre pour une personne de sa clique. — Oh! j'ai envie de courir après lui & de lui reprendre cet argent. (elle veut sortir.)

Mina.

Mina. Lisette, ne laisse pas refroidir tout à fait le café. Verses-nous une tasse.

Lisette. Non, je veux qu'il vous le rende. Je lui dirai, que vous avez changé de pensée, que vous ne voulez plus être avec lui de société au jeu. Dix Louis d'or! Mais, Madame, il étoit bien aisé de voir que ce n'étoit qu'un gueux. (Mina verse elle-même du café) Comment peut-on donner tant à un mendiant? Le ménager, lui épargner jusqu'à l'opprobre & l'humiliation qu'il mérite? On ne trouve que des ingrats quand on répand ses bienfaits avec trop de délicatesse. Prenez-vous en à vous-même, s'il regarde votre don d'une façon équivoque. (Mina lui présente une tasse) Voulez-vous que le café m'allume encore le sang? Non, je ne puis en prendre (Mina remet la tasse) „Parbleu! Madame, on ne fait pas ici reconnoître le mérite. (en contrefaisant le gascon) Il a bien raison, puisqu'on laisse ici roder des coquins, qu'on devrait pendre.

Mina. (d'un ton froid & réfléchi, tout en prenant le café) Mon enfant, tu discernes si bien les gens de mérite; quand est-ce donc que tu t'accoutumeras aussi à voir des mauvais sujets? Ce

font pourtant des hommes. — Et souvent ils ne sont pas si méchants qu'ils le paroissent. — Il faut en saisir le bon côté. — Je m'imagine que cet homme-là, n'est que vain. Sa vanité seule le fait se donner pour ce qu'il n'est pas, pour un homme qui trompe au jeu; il ne veut pas paroître m'avoir obligation, il veut s'épargner les remerciements. Qui fait, s'il ne va pas payer quelques petites dettes & ménager le reste de son argent pour en vivre doucement, tant qu'il durera. Peut-être qu'il ne pense pas au jeu. Si cela étoit ainsi, Lisette, laisse le revenir faire des ressources — (elle lui donne la tasse) Tiens, otes-moi cela. Mais dis-moi donc: Tellheim ne devoit-il pas déjà être ici?

Lisette. Non Madame, je ne fais pas l'art de prendre un mauvais sujet du bon côté, ni un honnête-homme du mauvais.

Mina. Il viendra donc sûrement?

Lisette. Je voudrois, moi, qu'il ne vint pas! — Vous trouvez dans le meilleur des hommes un peu de fierté, & pour cela vous voulez lui jouer un tour aussi sanglant?

Mina. Vas-tu encore recommencer? — Tais-toi; je le veux: c'est mon plaisir. Si je

je ne vois pas que tu t'y prêtes de bonne grace, si tu ne dis pas, si tu ne fais pas tout comme nous sommes convenues! — Je te laisserai seule avec lui, & alors — — Le voici peut-être.

Scène Quatrième.

Werner. (qui entre d'une démarche ferme, comme un homme qui est en fonction militaire) *Mina.* *Lisette.*

Lisette. Non, ce n'est que le cher Fourrier?

Mina. Le cher Fourrier? A qui se rapporte ce mot de cher?

Lisette. Oh! je vous prie, Madame, ne cherchez pas à l'embarrasser. — Votre servante, Monsieur le Fourrier: quelle bonne nouvelle?

Werner. (sans prendre garde à Lisette s'avance vers Mina) Madame, le Major de Tellheim envoie à Madame de Barnhelm, Werner son Fourrier, pour lui faire bien des complimens & pour lui dire qu'il va venir dans le moment.

Mina. Pourquoi donc tarde-t-il tant?
Werner.

Werner. Madame excusera : nous sommes fortis du logis avant trois heures ; mais le Trésorier de guerre l'a abordé en chemin, & comme on n'a jamais fini avec ces Messieurs, le Major m'a fait un signe du coin de l'oeil de venir en faire mon rapport à Madame.

Mina. Fort bien, Monsieur le Fourrier. Je souhaite que le Trésorier ait de bonnes nouvelles à donner au Major.

Werner. Oh ! ces Messieurs-là en ont rarement de cette nature à donner aux Officiers — Madame, n'a plus rien à m'ordonner ? (il fait un mouvement pour s'en aller.)

Lifette. Comment, où allez-vous donc encore, Monsieur le Fourrier ? Je croyois que nous avions à causer ensemble.

Werner. (bas à Lifette avec un grand sérieux) Non pas ici, mon petit trognon. C'est contre le respect & la subordination — Madame —

Mina. Je vous remercie de la peine, Monsieur le Fourrier. — Je suis charmée de vous connoître ; Lifette m'a dit beaucoup de bien de vous.

(Werner fait une reverence militaire & s'en va.)

Scene

Scene Cinquieme.

Mina. *Lifette.*

Mina. Voila donc ton Fourrier, Lifette ?

Lifette. Vous avez beau me dire d'un ton ironique : Ton Fourrier. Je n'ai pas le tems de relever cette parole-là. — Oui, Madame c'est mon Fourrier. Il vous paroît sans doute un peu épais, un peu pesant. Il m'a semblé tel, tout à l'heure. Mais je vois bien, qu'étant devant Madame, il a cru être à la parade. Et quand les soldats font la parade on les prendroit plutôt pour des marionnettes que pour des soldats. Je voudrois, que vous pussiez le voir & l'entendre, quand il est à lui-même.

Mina. Je le crois.

Lifette. Il est peutêtre encore dans la salle. Voulez-vous que j'y aille & que je cause un moment avec lui ?

Mina. C'est malgré moi que je te refuse ce plaisir. Il faut que tu restes ici, Lifette. Il faut que tu sois présente à la conversation. — Il me vient encore, une idée (elle tire sa bague de son doigt.) Tiens, prends ma bague, gar-

gardes-la, & donnez-moi à la place celle du Major.

Lisette. Pourquoi donc ?

Mina. (pendant que Lisette va chercher l'autre bague.)
Je ne fais. Mais il me semble que j'en pourrai faire usage. — On frappe. Donnez vite !
(elle met la bague) C'est lui.

Scene Sixieme.

Le Major. (avec le même habit, mais ajusté comme Lisette le vouloit.) *Mina.* *Lisette.*

Le Major. Madame, vous excuserez mon retardement —

Mina. Oh ! Monsieur le Major, nous ne voulons pas en agir si strictement, si militairement ensemble. Vous voila : cela me suffit. Attendre un plaisir n'est pas moins un plaisir. — Eh bien ? (en le regardant en face, avec un sourire) mon cher Tellheim, n'étions-nous pas tantôt bien enfants ?

Le Major. Oui, Madame, enfants indociles, quand ils devroient être tout le contraire.

Mina.

Mina. Nous allons monter en carrosse, cher Major — nous irons un peu voir la ville — & ensuite nous irons au devant de mon oncle.

Le Major. Comment donc ?

Mina. Voyez-vous, c'étoit là le point essentiel, & justement celui dont nous avons oublié de parler. Oui, il arrive aujourd'hui même. Un accident a fait que je suis arrivée sans lui un jour plutôt.

Le Major. Le Comte de Bruchfall ? est-il de retour ?

Mina. Les troubles de la guerre l'obligent de passer en Italie & la paix l'a ramené. — Que cela ne vous donne aucune inquiétude, Tellheim. Autrefois ce n'étoit que de sa part que venoient les plus grands obstacles à notre union.

Le Major. A notre union ?

Mina. Il est votre ami. Il a trop entendu dire de bien de vous, pour ne pas l'être. Il brûle de connoître personnellement celui, que son unique héritière a choisi. C'est un Oncle, un tuteur, un pere qui vient dans l'intention de me donner à vous.

Le

Le Major. Ah! Madame, pourquoi donc n'avoir pas lû ma lettre? Pourquoi n'avez-vous donc pas voulu la lire?

Mina. Votre lettre? Ah oui, je me souviens que vous m'en avez envoyé une. Qu'est-elle donc devenue, Lifette? L'avons-nous luë, ou ne l'avons-nous pas luë? Qu'est-ce que vous m'écriviez donc, mon cher Tellheim?

Le Major. Ce que l'honneur exige, rien de plus.

Mina. De ne pas abandonner une honnête fille qui vous aime, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire? Sûrement voila ce que l'honneur exige. J'aurois bien dû lire cette lettre. Mais n'est-ce pas la même chose; puisque ce que je n'ai pas lû, je l'entens?

Le Major. Oui, vous allez l'entendre —

Mina. Eh non, je n'ai pas même besoin de l'entendre. Cela s'entend assez. Seriez-vous bien capable de ne plus vouloir de moi? Me joueriez-vous ce tour horrible? Savez-vous bien que ce seroit une tache ineffaçable à ma réputation? Je serois montrée au doigt dans mon païs par toutes les filles. — „La
„voici,

„voici; droit-t-on, c'est Mademoiselle de
„Barnhelm. Parcequ'elle étoit riche, elle
„se figuroit qu'elle alloit épouser le brave
„Tellheim. L'insensée! Comme si les bra-
„ves gens se donnoient à prix d'argent? „
Voila ce que l'on diroit: car les filles de mon
païs ont toutes une envie contre moi, qui
passe l'imagination. Pour riche, elles ne
peuvent pas me disputer cet avantage; mais
ce qu'elles ne veulent pas entendre, c'est que
je ne laisse pas, en outre, que d'être une
assez bonne fille, qui mérite bien d'avoir un
mari. N'en conviendrez-vous pas Tellheim?

Le Major. Oh! je reconnois bien là les
Dames de votre païs. Le beau sujet de ja-
lousie, qu'un Officier réformé, outragé dans
l'honneur, estropié, réduit à la misère!

Mina. Est-ce bien là votre portrait?
Si je ne me trompe, ce matin même vous
me disiez quelque chose d'à peu près sem-
blable. Je vois en cela du bon & du mau-
vais. Eh bien, examinons le tout, trait
pour trait. — Vous êtes réformé, n'est-ce
pas? Je croyois que votre regiment n'avoit
été qu'incorporé. Comment a-t-on pu faire,
I pour

pour ne pas conserver un homme de votre mérite ?

Le Major. En cela on n'a fait que suivre l'usage. Les Princes se sont convaincus, qu'un militaire fait fort peu par inclination pour eux; guéres plus par devoir; mais tout par honneur. Or, quelle obligation peuvent-ils s'imaginer lui avoir? A la paix il s'en est trouvé un grand nombre, qui valaient bien autant que moi & dont ils n'avoient que faire; & après tout il n'y en a point dont ils ne puissent se passer.

Mina. Vous parlez là en homme, qui de son côté peut se passer des Princes. Et voici l'instant où vous pourrez encore mieux vous passer d'eux. Je fais bon gré aux Princes, de m'avoir cédé leurs prétentions sur un homme, que je ne me ferois pas de partager avec eux. — Vous n'avez point d'autre maître que moi Tellheim? vous n'en servirez point d'autre désormais. — Vous êtes réformé: oh! bonheur inoui, dont je n'osois pas me flatter. — Mais ce n'est pas là tout; il y a autre chose. Quoi donc encore? Estropié, disiez-vous. Ah! (en le regardant depuis la tête jusqu'aux pieds) voilà un estropié, qui
n'a

n'a pas l'air cassé, qui se tient bien droit; il a encore l'air frais & bien portant. — Cher Tellheim, s'il vous prenoit fantaisie d'aller de porte en porte demander votre pain, en exposant la perte de vos membres, je vous annonce que personne ne vous tendroit un verre d'eau: il n'y auroit tout au plus que les filles qui ont le cœur bon, qui vous feroient la charité.

Le Major. Je ne vois devant moi qu'une petite méchante, ma chère Mina.

Mina. Et tout ce que je vois moi dans votre reproche; ce n'est que cette expression tendre: ma chère Mina. Je ne veux plus être méchante. Car je me rapelle que vous êtes en effet un peu estropié. Votre bras droit a reçu un coup de feu, dont il est resté impotent. — Mais tout bien considéré, ce n'est pas là un grand malheur, vous en ferez d'autant moins en état de me battre.

Le Major. Madame!

Mina. Vous allez me dire, que j'en serai d'autant plus forte pour vous battre. Allons, cher Tellheim, j'espère que vous ne vous mettrez pas dans le cas de le mériter.

Le Major. Vous êtes en train de rire, Madame; mais je suis fâché de ne pouvoir rire avec vous.

Mina. Pourquoi donc pas? Que trouvez-vous donc là de si blâmable? Est-ce qu'on ne peut pas même en riant être fort sérieux? Je trouve, cher Major, que le rire nous rend plus raisonnables que le chagrin. Nous en sommes tous deux la preuve. Votre amie tout en riant juge bien plus sagement de l'état de vos affaires, que vous-même. Parcequ'on vous a réformé vous vous trouvez outragé dans l'honneur; pour un coup de feu, que vous avez reçu au bras, vous dites que vous êtes estropié. Est-ce moi qui suis la cause, si à force d'outrer les choses, on tombe dans le ridicule? Je parie, que si j'examinais d'aussi près cette grande misère, dont vous vous plaignez, je ne la trouverois pas mieux fondée que tout le reste. Vous aurez perdu deux ou trois fois vos équipages; tel ou tel banquier faisant banqueroute vous aura emporté des sommes; vous n'aurez pas même d'espoir d'être remboursé des avances, que vous avez faites pendant la guerre. Eh bien, êtes vous réduit

pour

pour cela à demander l'aumône? Supposons, qu'il ne vous reste rien du tout, n'aurez-vous pas toujours ce que mon oncle vous apporte?

Le Major. Votre oncle Madame, n'est pas dans le cas de me rien apporter.

Mina. Non, rien que deux mille Louis que vous avancâtes si généreusement à nos Etats.

Le Major. Mais, Madame, pourquoi n'avez-vous donc pas lû ma lettre?

Mina. Eh bien oui, je l'ai lû. Mais je vous avouë, que ce que j'y ai lû, qui concerne ce point, est pour moi une énigme. Il est impossible qu'on vous fasse, un crime d'une action aussi noble. — Expliquez-moi donc cela, cher Major. —

Le Major. Vous pouvez vous rappeler, Madame, que j'eus ordre d'user de la dernière rigueur pour forcer les Baillages de vos contrées à payer comptant une contribution. Pour m'éviter le désagrément d'user d'une telle rigueur j'avancai moi-même à ces Baillages, la somme qui leur manquoit. —

Mina. Oh! oui, je m'en souviens. — La beauté de l'action me fit vous aimer même avant de vous avoir vu.

Le Major. Les Etats me passerent une lettre de change, & lorsqu'il fut question de signer la paix, je voulus inglober ma dette dans le traité. On reconnut la lettre de change pour bonne & valable, mais on m'en disputa la propriété. On faisoit des mines, les visages s'allongeoient lorsque j'affurai, que j'en avois avancé comptant la valeur. On disoit que je m'étois laissé gagner par les Etats, qui m'avoient donné cette lettre de change comme un présent puisque j'avois acquiescé si vite à une contribution des plus modiques, de laquelle je ne devois me contenter qu'à la dernière extrémité. Ce fut donc ainsi que cette lettre de change me fut retirée, & si jamais on la paye ce ne sera sûrement pas à moi. — Voilà, Madame précisément en quoi je me trouve outragé dans l'honneur; & non pas à cause de mon congé, que j'aurois demandé moi-même, si on ne me l'eût pas donné. — Eh quoi donc, Madame, vous êtes toute sérieuse? Pourquoi ne riez-vous plus? Ah, ah, ah! Je ris bien moi.

Mina.

Mina. Oh! je vous prie Tellheim, cessez de rire de la sorte. Je vous en conjure. Ce rire amer, hideux, tient du misantropé. Non, vous n'êtes point homme à vous repentir d'avoir fait le bien, parceque les suites en sont facheuses. Non, il n'est même pas possible, qu'elles puissent durer. Il faut que la vérité perce. Le témoignage de mon oncle, celui de tous nos Etats —

Le Major. Votre Oncle? Vos Etats? Ah, ah, ah!

Mina. Tellheim, voila un rire qui m'assomme. Tellheim, si vous respecter la vertu, si vous croyez à une providence, cessez de rire de la sorte. Cela me cause plus de frayeur que les juremens les plus affreux. — Mais mettons les choses au pis. Quand tout le monde ici douteroit de votre mérite, on le reconnoitra chez nous. Non, Tellheim, nous ne pouvons, nous ne voulons pas vous méconnoître, & si nos Etats ont les moindres principes d'honneur, je fais bien ce qu'ils auront à faire. Mais bon, je suis bien folle: vous n'en avez pas besoin. Figurez-vous, Tellheim, avoir perdu ces deux mille Louis dans une facheuse séance. Le Roi

I 4

étoit

étoit pour vous une carte malheureuse, la Dame (elle se montre elle même) vous sera plus favorable. — La providence, croyez-moi, veille sur l'honnête-homme, elle a d'avance des vûes pour réparer ses pertes. L'action, qui vous cause une perte de deux mille Louis, me destinoit à vous. Sans cette action je n'aurois pas cherché à faire votre connoissance. Vous savez que sans être invitée, j'allai dans la première compagnie, où je croyois vous trouver. Je n'y venois que pour vous. J'y venois avec une ferme intention de vous aimer. — Je vous aimois déjà. — Mon intention étoit de vous posséder, quand vous devriez être aussi noir, aussi laid que le More de Venise. Je ne vous trouve, ni aussi noir, ni aussi laid que lui; pour jaloux je ne crois pas que vous le foyez jamais comme lui. Mais Tellheim, Tellheim, je vous trouve pourtant beaucoup de ressemblance avec lui. Oh! hommes farouches & indomptables, qui ne cessez jamais d'avoir les yeux attachés sur cette chimere qu'on appelle honneur, & qui êtes inaccessibles à tout autre sentiment. — Tournez un peu vos yeux sur moi, regardez-moi Tellheim.

heim. (pendant ce tems là le Major est rêveur, immobile, ses yeux demeurant toujours fixés de l'autre côté) A quoi pensez-vous? Vous ne m'écoutez pas.

Le Major. (distrain) Si fait! Mais dites-moi un peu, Madame, comment ce More entra-t'il au service des Venitiens? Est-ce qu'il n'avoit pas de patrie? Pourquoi vendoit-il son bras & son sang à une puissance étrangère? — —

Mina. (avec effroi) Où êtes vous Tellheim? — Finissons cette conversation. — Venez, il est tems. (elle le prend par la main) Lisette, fais avancer le carrosse.

Le Major. (se débarrassant de Mina, & allant à Lisette) Non Lisette; je ne puis avoir l'honneur d'accompagner Madame — Laissez-moi encore aujourd'hui jouir de ma raison; vous prenez-là un chemin pour me la faire perdre; permettez que je me retire. Je fais tout ce que je puis pour m'en garantir. Mais puisque j'en ai encore l'usage, voici à quoi je suis fortement déterminé, & l'univers entier ne pourra jamais m'en faire départir. — S'il ne m'arrive pas un de ces coups inopinés du sort, si la fortune ne change pas entièrement la face de mes affaires, si —

Mina. Il faut que je vous interrompe là dessus, Monsieur le Major — Nous aurions bien dû le lui dire d'abord, Lifette. Aussi tu ne me fais jamais ressouvenir de rien — Notre conversation auroit pris tout un autre tour, si j'avois commencé par vous apprendre la bonne nouvelle que le Chevalier de la Marliniere, qui sort d'ici, est venu nous apporter.

Le Major. Le Chevalier de la Marliniere? Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

Lifette. (ironiquement) C'est un fort honnête-homme, seulement il est un peu —

Mina. Paix Lifette. — C'est aussi un Officier réformé, qui a servi en Hollande —

Le Major. Ah! c'est Riccaut, le Lieutenant.

Mina. Il nous a assuré, qu'il étoit votre ami.

Le Major. Et moi, je vous assure que je ne suis pas le sien.

Mina. Et qu'un Ministre, je ne fais pas lequel, lui avoit dit en confidence que votre affaire étoit sur le point d'être terminée à votre

tre avantage. Qu'on alloit vous remettre une lettre de la main du Roi — —

Le Major. Comment un homme comme Riccaut auroit-il l'accès chez un Ministre? — Il est bien vrai, qu'il faut qu'il soit arrivé quelque chose de relatif à mon affaire. Car le Trésorier de guerre vient de me dire dans le moment, que le Roi avoit supprimé toute accusation faite à ma charge, & que je pouvois venir reprendre un écrit signé de ma main, par lequel je donne ma parole d'honneur de ne pas sortir du pais avant d'être pleinement justifié. — Voila je pense, tout ce dont il s'agit. On seroit charmé, que je partisse; mais on se trompe fort, je ne sors pas d'ici. J'aime mieux essuyer ici la misere la plus affreuse aux yeux de mes accusateurs, je mourrai plutôt de faim — —

Mina. Quel entêtement!

Le Major. Je ne veux pas de grace, je demande justice. Mon honneur — —

Mina. L'honneur d'un homme comme vous — —

Le Major. Non, Madame, je ne doute pas que vous ne puissiez juger sagement de toutes choses, mais pas du point d'honneur.

Par

Par ce mot d'honneur nous n'entendons pas, cette voix intérieure de notre conscience, nous n'entendons pas le témoignage du petit nombre des honnêtes gens — — —

Mina. Non, non. Je fais fort bien que l'honneur n'est autre chose, que — — — l'honneur.

Le Major. En un mot Madame — aussi vous ne me laissez pas achever. J'allois dire que si l'on continue de me retenir d'une façon si déshonorante, si ignominieuse, un effet qui m'appartient; si l'on ne me donne pas une satisfaction complète pour mon honneur offensé, je ne puis Madame être à vous. Car aux yeux du monde je n'en ferois pas digne. Mademoiselle de Barnhelm mérite un époux exempt de tout reproche. Ne pas s'embarasser si l'objet de son amour est exposé au mépris, c'est selon moi une façon d'aimer, basse & indigne. Il n'y a qu'un homme sans cœur, qui ne rougit pas de devoir toute sa fortune à une femme, qui par un amour aveugle — — —

Mina. Et c'est bien là votre serieux, Monsieur le Major? (en lui tournant brusquement le dos)
Lifette.

Le

Le Major. Ne vous fachez pas Madame. —

Mina. (à part à Lifette) Je crois qu'il est tems, qu'en penses-tu, Lifette?

Lifette. Moi, je ne pense rien; il est vrai qu'il pousse trop loin les choses.

Le Major. (vient pour les interrompre) Vous êtes fâchée, Madame — —

Mina. (en ricanant) Moi? point du tout.

Le Major. Si je vous aimois moins, Madame — —

Mina. (toujours avec amertume) Oh! sûrement cela feroit mon malheur. — Eh bien, tenez, Monsieur le Major, je ne veux pas non plus vous rendre malheureux — Il faut que l'amour soit désintéressé. — Je ne me repens point, de ne pas vous avoir tout dit. Peut-être m'eussiez-vous accordé par pitié ce que vous me refusez par amour (elle tire doucement la bague de son doigt.)

Le Major. Qu'entendez vous par là, Madame?

Mina. Non, l'un ne doit pas rendre l'autre ni plus heureux, ni plus malheureux.

Sans

Sans cela, ce n'est plus un véritable amour. Je vous crois Monsieur le Major; vous avez trop d'honneur pour ne pas savoir ce que c'est que l'amour.

Le Major. Est-ce que vous vous moquez de moi, Madame?

Mina. Tenez, Monsieur, reprenez cette bague, par laquelle vous m'engageates un jour votre foi. (elle lui présente la bague) Soit! faisons comme si nous ne nous étions jamais connus.

Le Major. Qu'entends-je?

Mina. Quoi, cela vous étonne? — Prenez, Monsieur, j'espère que vous n'avez pas voulu jouer la comédie avec moi!

Le Major. (prend la bague) Grands Dieux! Est-ce Mina qui tient ce discours? —

Mina. Une raison vous empêche d'être à moi, tout m'empêche d'être à vous. Votre malheur n'est qu'en apparence, le mien est très réel. — Adieu. (elle veut sortir.)

Le Major. Vous me quittez, ma chère Mina?

Mina. Monsieur, ce nom si tendre devient à présent un outrage.

Le

Le Major. Qu'avez vous donc, Madame, où allez vous?

Mina. Laissez-moi. — Je vais vous cacher mes larmes, perfide!

(elle sort.)

Scene Septieme.

Le Major. Lisette.

Le Major. Ses larmes? Et je l'abandonnerois en cet état? (il veut la suivre.)

Lisette. (l'arrêtant.) Eh non, Monsieur le Major. J'espère que vous n'irez pas poursuivre Madame jusques dans sa chambre à coucher?

Le Major. Son malheur, ne parloit-elle pas de malheur?

Lisette. Oui vraiment. Le malheur de vous perdre après avoir fait — —

Le Major. Fait? Quoi donc fait? Il y a quelque chose la dessous. Qu'est-ce donc, Lisette? Dis-moi donc, parle — —

Lisette. Après avoir fait, voulois-je dire — — après vous avoir fait de si grands sacrifices.

Le

Le Major. A moi, des sacrifices ?

Lifette. Voici le fait en peu de mots. — Vous êtes heureux de vous en être tiré ainsi. Pourquoi ne vous le dirois je pas tout d'un coup. Cela ne peut rester longtems caché. Nous sommes décampées — Le Comte de Bruchfall a déshérité ma maîtresse, parce qu'elle refusoit d'épouser celui qu'il lui destinoit. Ce malheur l'a réduite au point d'être méprisée & abandonnée de tout le monde. Que faire ? Nous primes le parti d'aller trouver celui, que nous — —

Le Major. Il suffit ! — viens, je vais me jeter à ses pieds.

Lifette. A quoi pensez-vous donc ! Allez vous en au contraire, & remerciez le destin — —

Le Major. Malheureuse ; pour qui me prens-tu ? — Non, ma chere Lifette, quand tu me donnes ce conseil, tu ne parles pas du fond du cœur. Excuse ce mouvement de colere.

Lifette. Ne me retenez pas plus longtems. Il faut que j'aille la trouver. Cela peut

peut avoir dérangé sa fanté. — Allez, vous reviendrez plutôt quand l'envie vous en prendra.
(elle suit sa maîtresse.)

Scene Huitieme.

Le Major.

Eh mais, Lifette. — Oh ! je vais vous attendre ici. — Non, voici qui est plus essentiel — Quand elle verra mon empressement, elle ne me refusera plus mon pardon. — C'est maintenant, oh Werner, cher & honnête ami, que j'ai besoin de ton service — Non, Mina, je ne suis point un perfide.

(il sort avec précipitation.)

Fin du quatrieme Acte.

K

Acte

Acte Cinquieme.

Scene Premiere.

(Le théâtre représente la Salle.)

Le Major entre d'un côté & *Werner* de l'autre.

Le Major. Ah! *Werner*, je te cherche par tout. Où te foues-tu donc?

Werner. Je vous cherchois aussi, Monsieur le Major. Voilà ce qui arrive quand on se cherche. — Je vous apporte une fort bonne nouvelle.

Le Major. Ah! je n'ai pas besoin de tes nouvelles, mais de ton argent. Allons *Werner*, donne-moi vite tout ce que tu as, & vas-en chercher autant que tu en pourras trouver.

Werner. Monsieur le Major. — Eh bien, sur ma conscience, ne l'ai-je pas dit? Il m'empruntera mon argent, quand il en aura lui-même à prêter aux autres.

Le

Le Major. Je ne crois pas que ce soit là une défaite de ta part.

Werner. Pour que je n'aye plus de reproches à lui faire, il prend mon argent d'une main, pour me le rendre de l'autre.

Le Major. Ecoute, *Werner*, ne m'amuse pas plus longtems — J'ai bonne envie de te le rendre, mais quand, & comment? — Dieu le fait.

Werner. Quoi, vous ne savez donc pas qu'on a donné ordre au Trésorier de vous payer votre argent. J'en viens d'apprendre la nouvelle — —

Le Major. Qu'est-ce que tu me bavardes-là? Quels fots contes on te fait! Est-ce que tu ne comprends pas, que si la chose étoit vraie, j'aurois été le premier à l'apprendre? — Allons *Werner*, plus de verbiage, de l'argent — de l'argent — —

Werner. Eh bien, là, avec plaisir. En voici. Voilà d'abord les cent Louis, & puis voilà les cent Ducats.

(il lui donne les deux paquets.)

Le Major. Prends les cent Louis, portes-les à *Frontin*, qu'il aille de ce pas retirer la bague, qu'il a mise en gage ce matin. — Mais

K 2

où

où pourras-tu encore me trouver de l'argent, Werner? Il me faut bien davantage.

Werner. Laissez-moi faire, je m'en charge. L'homme qui a acheté mon petit Baillage, demeure ici dans la ville. Quoique le terme du paiement n'arrive que dans quinze jours, comme l'argent est tout prêt, en donnant un demi pour cent — —

Le Major. Eh bien oui, mon cher ami. — Tu vois Werner que ma seule ressource est en toi. — Je veux te conter tout. Cette Dame qui loge ici, tu l'as vue — est dans la peine.

Werner. Oh! quelle douleur!

Le Major. Mais demain elle est ma femme —

Werner. Oh! quelle joie!

Le Major. Et après demain je pars avec elle. Je puis partir, je veux partir. J'aime mieux laisser tout ici à l'abandon. Qui fait, si le bonheur ne m'attend pas autre part. Si tu veux Werner, viens avec moi. Nous irons encore chercher du service.

Werner. En vérité? — Mais cependant, où il y a guerre?

Le

Le Major. Et où donc? — va toujours Werner, nous en parlerons plus amplement.

Werner. Oh! mon cher Major! — Après demain? pourquoi pas demain? Je vais chercher de l'argent par tout. — En Perse, par exemple, Monsieur le Major, il y a guerre par là, il y auroit de bons coups à faire; qu'en pensez-vous?

Le Major. Nous y penserons — va — t'en vite, Werner. — —

Werner. Ha! vive le Prince Heraclius!

(il sort.)

Scene Seconde.

Le Major.

Qu'est-ce qui se passe en moi? — De nouveaux ressorts remuent mon ame. Mon malheur personnel m'accabloit; me rendoit facheux, stupide, pufillanime, indolent; son malheur me ranime; je vois plus clair dans mes affaires; je me sens une nouvelle vigueur, un nouveau courage, pour tout entre-

K 3

tre-

treprendre pour elle — Mais que tardai-je donc? (il veut entrer dans l'appartement de Mina, Lifette qui en sort vient à sa rencontre.)

Scene Troisieme.

Lifette. Le Major.

Lifette. C'est donc vous? — Il me sembloit aussi entendre votre voix. — Que souhaitez-vous, Monsieur le Major?

Le Major. Ce que je souhaite? Comment se porte ta maîtresse? — viens —

Lifette. Elle va monter en carrosse.

Le Major. Quoi, toute seule? sans moi? Où va-t-elle?

Lifette. Avez-vous donc oublié, Monsieur le Major? —

Le Major. Es-tu folle, Lifette? — Je l'ai piquée, elle est sensible: je lui demanderai pardon, elle me l'accordera.

Lifette. Comment? — Après avoir repris votre bague, Monsieur le Major?

Le Major. Ah! quand je l'ai fait, j'étois stupide — Tu me fais penser à cette bague

bague — Où l'aurai-je donc fourrée? (il la cherche) La voici!

Lifette. Est-ce elle (a part pendant qu'il la remet dans sa poche) S'il vouloit donc l'examiner de plus près.

Le Major. Elle m'a forcé de la reprendre — d'une façon si dure — pour cette dureté, je l'ai déjà oubliée. Son cœur étoit trop agité, pour choisir ses expressions. Mais sûrement elle ne fera pas la moindre difficulté de reprendre la bague — Et puis n'ai-je pas encore la sienne?

Lifette. Elle attend que vous la lui rendiez — Où est-elle donc, Monsieur le Major? Que je la voye un peu.

Le Major. (un peu déconcerté) J'ai oublié — de la mettre — Frontin va me l'apporter.

Lifette. Je crois que l'une est à peu près comme l'autre. Montrez-moi donc celle-ci, j'aime tant à voir des bijoux.

Le Major. Ce sera pour une autre fois, Lifette; allons, viens —

Lifette. (à part) Il ne veut pas absolument qu'on le tire d'erreur.

Le Major. Que parles-tu d'erreur?

Lisette. Je dis que c'est une erreur à vous de croire, que Madame soit encore pour vous un parti sortable. Son bien n'est pas considérable; des tuteurs intéressés peuvent l'absorber par l'infidélité de leurs comptes. Elle attendoit tout de son Oncle, mais cet oncle cruel — —

Le Major. Qu'importe son oncle? — Ne suis-je pas homme à réparer un jour toutes ses pertes? —

Lisette. Entendez-vous? voila qu'elle me sonne, il faut que je rentre.

Le Major. Je vais avec toi.

Lisette. Au nom du ciel, n'en faites rien. Elle m'a défendu bien positivement de vous parler. Si vous voulez venir, que ce soit au moins après moi. (elle rentre)

Scene Quatrieme.

Le Major. (lui crie)

Annonce-moi. — Parle-lui pour moi. Je te suis. — Que vais-je lui dire? — Un cœur pour s'expliquer ne demande point de prépara-

paration — Il n'y auroit qu'un seul point qui auroit besoin d'étude: Sa retenue, la difficulté qu'elle fait de se jeter entre mes bras à titre d'infortunée; son application à me faire envisager une fortune qu'elle a sacrifiée pour l'amour de moi. Elle avoit des idées contraires à mon honneur, à son propre mérite; c'est à moi à la justifier à ses yeux — à ses propres yeux — aux miens elle l'est déjà — Ah! la voici!

Scene Cinqieme.

Mina. Lisette. Le Major.

Mina. (en entrant, comme si elle n'appercevoit point le Major) Le carrosse est devant la porte, Lisette? — Mon éventail. —

Le Major. (va à elle.) Où allez-vous, Madame?

Mina. (avec une froideur affectée) Je vais sortir, Monsieur le Major. — Je crois avoir deviné le motif qui vous amene ici; c'est pour me rendre ma bague — Fort bien, Monsieur le Major, vous aurez la bonté de la remettre

K 5

à Li-

à Lifette. — Lifette, tu la recevras de Monsieur le Major — Je suis fort pressée.

(elle veut sortir.)

Le Major. (l'empêche) Ah! qu'ai-je appris, Madame. Je ne méritois pas tant d'amour.

Mina. Oui, Lifette? tu as donc appris à Monsieur le Major — —

Lifette. Oui, je lui ai tout appris.

Le Major. Ne foyez pas en colere contre moi Madame. Je ne suis point un perfide! Vous avez perdu beaucoup pour moi aux yeux du monde, mais non pas aux miens. Vous m'êtes devenue infiniment plus chere par cette perte. Elle étoit trop récente; c'est ce qui vous faisoit craindre qu'elle ne fit sur moi une impression trop défavantageuse; c'est pour cela, que vous me la cachiez d'abord. Je ne me plains point de ce défaut de confiance: il venoit du desir de me posséder. Ce desir fait toute ma gloire. Vous me trouviez moi-même dans la peine, & vous ne vouliez pas encore y ajouter la vôtre. Vous ne pouviez prévoir combien vos malheurs alloient me rendre supérieur aux miens.

Mina.

Mina. Tout cela est excellent, Monsieur le Major; mais tout est dit entre nous. Je vous ai rendu votre parole, & en reprenant la bague, vous avez — —

Le Major. Je n'ai consenti à rien. — Au contraire, je me trouve à présent plus fortement lié que jamais — Vous êtes à moi, Mina, vous êtes pour jamais à moi. (il tire la bague) Recevez encore ce gage de ma foi. —

Mina. Moi, reprendre cette bague? cette bague?

Le Major. Oui, ma chere Mina, oui!

Mina. A quoi voulez-vous me forcer? cette bague?

Le Major. Vous reçutes pour la première fois cette bague de ma main, dans un tems où nous étions également heureux & fortunés. Nous ne le sommes plus; eh bien cela fait encore une égalité entre nous deux. L'égalité est le noeud le plus étroit de l'amour. — Permettez, charmante Mina. (il lui saisit la main, pour lui mettre la bague)

Mina. Comment, par force, avec violence, Monsieur le Major? — Non, il n'y a au-

à aucune force au monde qui puisse m'obliger de reprendre cette bague. — Est-ce que vous croyez que je manque de bagues? Vous voyez bien, que j'en ai encore une ici, qui est tout au moins aussi belle que la vôtre. (en montrant sa bague.)

Lisette. On a bien de la peine à le désabuser.

Le Major. (en laissant la main de Mina) Qu'est-ce que cela veut dire? — Je vois Mademoiselle de Barnhelm, mais ce n'est pas elle qui parle. — Elle joue la comédie! — Excusez, Madame, si je répète vos termes.

Mina. (reprenant son ton naturel) Comment, Monsieur le Major, ces termes vous auroient-ils offensé?

Le Major. J'y ai été sensible.

Mina. (touchée) Ce n'étoit pas mon dessein. — Je vous en demande pardon, Tellheim.

Le Major. Ah! voici un ton familier, qui me dit, que vous voilà à présent vous-même, Madame, que vous m'aimez encore, ma chère Mina — —

Lisette. (sursautant de joie) J'ai vû l'heure que cela alloit devenir vilain — —

Mina.

Mina. (d'un ton imposant) Je vous prie de ne pas vous mêler de la conversation — — entendez-vous, Lisette.

Lisette. (à part & frappée du coup) Comment, elle n'est pas encore contente?

Mina. Oui, Monsieur, j'aurois la ridicule vanité de mon sexe, si je voulois affecter la froideur & l'ironie. Loin de moi tout sentiment fardé! Vous méritez que je sois aussi franche pour vous, que vous l'êtes pour moi. Je vous aime toujours, Tellheim, oui je vous aime toujours; mais avec tout cela — —

Le Major. N'achevez pas, charmante Mina, n'achevez pas. (il prend encore sa main pour lui mettre la bague.)

Mina. (retirant sa main) Avec tout cela — — c'est une raison de plus pour moi, pour ne vouloir jamais la reprendre — non jamais! — A quoi pensez vous, Monsieur le Major? — J'ai cru que vous aviez assez de vos malheurs. — Il faut que vous restiez ici; il faut que vous poursuiviez la satisfaction la plus complète, jusqu'à rebuter les Ministres — oui, jusqu'à les rebuter — je ne vois pas d'au-

d'autres termes dans ma vivacité. Quand vous devriez même effuyer ici la misère la plus affreuse aux yeux de vos accusateurs, mourir de faim !

Le Major. C'est ainsi que je pensois, que je disois, quand je ne savois moi-même à quoi je pensois, ni ce que je disois. L'excès des chagrins, de la rage concentrée en moi-même, avoit obscurci mon ame : L'amour même dans tout l'éclat de la fortune, ne pouvoit se faire jour à travers un nuage si épais. Mais la compassion, sa fidele compagne, plus faite aux chagrins & à la tristesse, a dissipé ce nuage ; elle a rouvert mon ame aux impressions de la tendresse. L'instinct, qui porte chaque être à veiller à sa propre conservation, se fait sentir de nouveau, au moment où ma vie tient si fort à une vie, qui ne peut se soutenir que par moi & qui m'est infiniment plus précieuse que la mienne. Que ce mot de compassion ne vous offense pas, Madame : il ne doit rien avoir d'humiliant dans la bouche de celui-même, qui est la cause innocente de nos malheurs. C'est moi-même, qui suis cette cause innocente : c'est par moi, Mina, que vous perdez

dez amis, parens, fortune, patrie. Il faut que ce soit par moi-même, que vous retrouviez tous ces avantages, ou j'aurois toujours à me reprocher d'avoir causé la perte de la plus aimable personne de son sexe. Ne me laissez pas entrevoir un avenir, où je me detesterois moi-même. — Non, rien ne doit m'arrêter davantage ici. Dès ce moment je ne regarderai plus qu'avec mépris les injustices, qu'on m'y fait. Ce pais-ci est-il donc l'univers entier ? Le soleil n'éclaire-t-il qu'ici ? Les autres pais me sont-ils défendus ? Ne trouverai-je pas par tout du service ? Quand je devrois en aller chercher dans les climats les plus reculés. Suivez-moi en assurance, chere Mina, nous ne manquerons point. — J'ai un ami, qui m'offre généreusement son secours — —

Scene Sixieme.

Un Courrier. Le Major. Mina.

Lisette.

Lisette. (en appercevant le Courrier) St, Monsieur le Major — —

Le

Le Major. (au Courrier) Qui demandez-vous ?

Le Courrier. Je cherche Monsieur le Major de Tellheim — Ah! c'est vous-même. Monsieur le Major, je suis chargé de vous remettre cette lettre de la part du Roi.

(il la tire de son portefeuille.)

Le Major. A moi ?

Le Courrier. Oui suivant l'adresse.

Mina. Vois-tu, Lisette, le Chevalier Riccaut avoit pourtant raison.

Le Courrier. (pendant que le Major prend la lettre) Je vous demande mille pardons, Monsieur le Major. Vous auriez dû la recevoir dès hier; mais il m'a été impossible de découvrir votre adresse. Ce n'est qu'aujourd'hui à la parade, que j'ai pu l'apprendre de Riccaut le Lieutenant.

Lisette. Voyez-vous Madame: voila le Ministre, dont parloit le Chevalier. — „Comment appelez-vous le Ministre — le Ministre — le Ministre — qui demeure là-bas, sur la place ? —

Le

Le Major. Je vous suis bien obligé de la peine.

Le Courrier. C'est mon devoir, Monsieur le Major. (il s'en va.)

Scene Septieme.

Le Major. Mina. Lisette.

Le Major. Oh! oh! Madame, que veut dire ceci? Que va m'apprendre cette lettre?

Mina. Ce n'est pas à moi à porter si loin ma curiosité.

Le Major. Quoi donc? Séparerez-vous toujours mon fort du vôtre? — Mais que tardai-je à décacheter le paquet? — Il ne me rendra jamais plus malheureux que je le suis; non, ma chere Mina, il ne peut pas nous rendre plus malheureux. — Quelque chose qui arrive, nous ferons plus heureux. — Permettez, Madame. (pendant qu'il décachete la lettre, & la lit, l'hôte vient en tapinois sur la scene.)

L

Scene

 Scene Huitieme.

L'hôte. Les précédens.

L'hôte. (à *Lifette*) St, St! Un mot, ma belle enfant.

Lifette. (en s'approchant de lui) Je vous jure, notre hôte, que nous ne savons pas encore nous-mêmes ce qu'il y a dans la lettre.

L'hôte. Eh, je ne viens pas pour la lettre. — C'est pour la bague. Je prie Madame de me la remettre à l'instant. Frontin est là-bas, pour la retirer.

Mina. (qui s'est approchée de l'hôte) Dites à Frontin qu'elle l'est déjà, & dites-lui bien que c'est moi-même, qui l'ai retirée — — —

L'hôte. Mais — — —

Mina. Je me charge de tout. Allez-vous-en donc. (il s'en va.)

Scene

 Scene Neuvieme.

Le Major. Mina. Lifette.

Lifette. A présent, Madame, vous devriez bien finir toutes ces tracasseries-là, & ménager un peu le pauvre Major.

Mina. Tu m'impatientes avec ton intercession. Ne vois-tu pas que cela va s'éclaircir de foi-même?

Le Major. (après avoir lû, dit avec la plus grande vivacité) Oh! Madame, que le Roi foutient bien ici son caractère! — Oh! Madame, quel trait de justice! quelle grace! — C'est au dessus de ce que j'attendois — au dessus de ce que je mérite. Ma fortune, mon honneur, tout est réparé. Mais n'est-ce pas un songe? — (il relit la lettre, comme pour s'en convaincre mieux) Non, ce n'est point une illusion. — Tenez, Madame, lisez vous-même, lisez.

Mina. Je n'ai garde de commettre cette indiscretion, Monsieur le Major.

Le Major. Indiscretion? La lettre est à moi, à votre Tellheim, charmante Mina.

L 2

Elle

Elle contient — ce que votre oncle ne pourra vous oter. Il faut que vous la lisez, mais lisez donc.

Mina. Puisque cela vous fait plaisir, Monsieur le Major. (elle prend la lettre & lit) „Monsieur le Major de Tellheim, Je vous donne „avis, que l'affaire qui m'inquiétoit pour votre honneur, vient d'être éclaircie tout à „votre avantage. Mon frere en étoit mieux „informé que personne, & par son témoignage vous venez d'être pleinement justifié. „J'ai donné ordre à Mon trésorier de vous „rendre la lettre de change en question „& de vous payer toutes les avances, que „vous avez faites; Je viens en outre de „supprimer toutes instances faites par les „trésoriers de guerre contre vos comptes. „Marquez-Moi, si votre santé vous permet „de rentrer au service. Je serois fâché de „perdre un homme, dont Je connois la bravoure & les sentimens.

Le Major. Eh bien, que dites vous à cela, Madame?

Mina. (replie la lettre & la lui rend) Moi? Rien.

Le Major. Rien?

Mina.

Mina. Tout ce que je dirai, c'est que votre Roi, qui est un grand homme, peut fort bien réunir la bonté & la grandeur. — Mais que m'importe, il n'est pas mon Roi.

Le Major. Et vous ne dites rien autre chose? Rien de relatif à nous-mêmes?

Mina. Eh bien, vous allez rentrer dans son service: Monsieur le Major va devenir Lieutenant Colonel, peut-être même Colonel. Je vous en fais mon compliment de tout mon cœur.

Le Major. Et vous ne me connoissez pas mieux que cela? — Non, puisque la fortune me rend plus qu'il n'en faut pour combler les desirs d'un homme raisonnable, mon sort va dépendre tout entier de ma chère Mina. Elle décidera si je dois encore appartenir à d'autres qu'à elle. Oui, c'est sous son charmant Empire, que je veux passer le reste de mes jours. Celui des Grands est trop parsemé de danger, & ne nous paye jamais la peine, la contrainte & l'humiliation, qui en sont inséparables. Mina ne ressemble point à ces femmes vaines qui n'aiment dans leurs époux que le titre & l'employ brillant dont ils sont revêtus. Elle

L 3

m'ai-

m'aimera pour moi-même; pour elle j'oublierai tout l'univers. Je me fis soldat, par je ne fais quels principes de politique: j'avois la fantaisie de croire, qu'un honnête-homme devoit goûter quelque tems du service, pour se familiariser avec le danger, & y acquérir un sang froid & une fermeté à toute épreuve. La rigueur du fort pouvoit seule m'obliger à faire de cette épreuve une vocation, de cet état passager un métier. Actuellement que je ne suis plus réduit à cette nécessité ma seule, mon unique ambition fera désormais de vivre tranquille & content. Je le ferai infailliblement avec vous, charmante Mina; cette satisfaction — votre société seule peut la rendre invariable. Demain nous sommes unis par le lien le plus sacré. Alors nous regarderons autour de nous, & nous irons chercher dans toute la terre habitable, le séjour le plus tranquille, le plus serein, le plus riant, où il ne manque pour en faire un paradis terrestre, qu'un couple heureux qui l'habite. C'est là que nous irons demeurer; c'est là que chaque jour de notre vie sera filé — — — Qu'avez vous donc Madame?

elle se tourne & se retourne & cherche à dérober son agitation.)

Mina.

Mina. (se contraignant) Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me faire une peinture si agréable d'un bonheur, que je ne dois plus partager. Mes pertes — —

Le Major. Vos pertes? — Qu'appellez-vous vos pertes? vous avez tout perdu; eh bien vous restez toujours vous-même. Vous êtes toujours la plus douce, la plus charmante, la plus attrayante, la plus excellente fille, qu'il y ait sur la terre. Vous êtes toute bonne, toute généreuse. Votre ame respire l'innocence & la paix. — Il y a bien de tems en tems de petites espiègeries, des fingeries — des caprices. Eh bien, tant mienx, sans cela Mina seroit un ange, au lieu de mon amour pour elle, je me sentirois saisi d'un saint respect.

(il saisit sa main pour la baiser.)

Mina. (reculant sa main) Eh non, Monsieur — Quel changement subit! A cet amour si tendre, si impétueux, je ne reconnois plus le froid glacé de Tellheim. — N'est-ce donc que le retour de sa fortune, qui l'a mis tout en feu? — Qu'il me permette un peu, de réfléchir pour nous deux sur ce feu follet. — Quand il se méloit lui-même de réfléchir,

L. 4

je

je me rappelle fort bien de lui avoir entendu dire ceci : ne pas s'embarrasser, si l'objet de son amour est exposé au mépris, c'est - ce qu'on peut appeler une façon d'aimer, basse & indigne. — Bon : mais je me pique en amour d'autant de pureté & de noblesse que lui. — A présent, que la gloire l'appelle, qu'un grand Monarque le desire, dois - je permettre qu'il s'abandonne avec moi aux douces illusions de l'amour ? Qu'un guerrier fait pour la gloire s'amuse à filer le tendre comme un berger doucereux ? — Non, Monsieur le Major, suivez l'impulsion d'un destin plus digne de vous — —

Le Major. Eh bien, si vous vous plaisez dans les charmes du grand monde, Mina — à la bonne heure, restons dans le grand monde. Mais qu'il est petit ce grand monde, qu'il est pitoyable ! — Vous ne le connoissez encore que par son faux éclat. — Sûrement Mina, vous en ferez bientôt vous même — — Soit ! que votre mérite trouvera d'admirateurs ! Que mon bonheur va me faire de jaloux !

Mina. Non, Tellheim, ce n'est pas mon avis. Si je vous renvoie dans le grand monde,

monde, si je vous fais rentrer dans la carrière de l'honneur, ce n'est pas que je veuille vous y suivre. — Là, il faut à Tellheim une épouse sans reproches : une fille Saxonne, qui est venue elle-même se jeter à sa tête —

Le Major. (regarde au tour de lui, d'un œil égaré & farouche) Quel est l'audacieux, qui ose tenir un tel langage ? — — — Tenez, Mina, si tout autre que vous me le disoit en face, aucune puissance ne pourroit m'empêcher de l'immoler à ma rage.

Mina. Justement, voilà toute ma crainte. Vous ne pourriez soutenir les plus légères railleries sur mon compte & vous seriez chaque jour dans le cas d'en essuyer de sanglantes — En un mot, écoutez - moi, Tellheim, voici ma dernière résolution, l'univers entier ne m'en feroit pas départir —

Le Major. Madame, prenez bien garde avant de parler — Mina je vous conjure — réfléchissez encore un moment & songez que c'est mon arrêt de vie ou de mort, que vous allez prononcer —

Mina. Tout est réfléchi — Comme il est certain, que je vous ai rendu la bague, par laquelle vous m'engageates votre foi,

il est certain, que vous avez repris cette même bague; de même il est certain que l'infortunée Mina, ne fera jamais l'épouse du fortuné Tellheim.

Le Major. C'est donc là ma sentence?

Mina. L'égalité seule est le lien le plus étroit de l'amour: Tant que la fortune nous rioit à tous deux, Mina ne souhaitoit de vivre que pour Tellheim. Et même quand nous étions l'un & l'autre dans le malheur, peut-être aurois-je pu à la fin me laisser persuader de partager le sort de mon ami, soit pour en augmenter la rigueur, soit pour en adoucir l'amertume — avant même la réception de cette lettre qui détruit entre nous deux toute égalité, il pouvoit bien voir alors, que mon refus n'étoit qu'affecté.

Le Major. Est-il bien vrai, Madame? — Je vous suis obligé Mina; ainsi donc mon arrêt n'est pas sans appel. — Vous ne voulez que Tellheim infortuné? — vous pouvez l'avoir tel. *(avec froideur)* Je sens dans ce moment même, qu'il n'est pas glorieux pour moi d'accepter cette réparation tardive; qu'il vaut mieux même ne plus songer à rentrer dans des droits dont on m'a si ignominieusement dépouillé.

dépouillé. — Oui, je ferai comme si je n'avois pas reçu de lettre. Voilà toute la réponse, que j'y fais & le parti que je prens. *(il se met en devoir de la déchirer.)*

Mina. *(lui arrête la main)* Tellheim, quoi! vous voulez — — —

Le Major. Vous posséder.

Mina. Arrêtez. —

Le Major. Madame, je vous jure que je la déchire, si vous ne m'accordez sur le champ une autre explication — Pour lors nous verrons ce que vous aurez encore à redire contre moi.

Mina. Quoi, vous le prenez sur ce ton là? — Ainsi donc il faut que je m'avilisse à mes propres yeux? Non, jamais! Je serois une créature bien méprisable, si je ne rougissais pas de devoir toute ma fortune à un homme aveuglé par l'amour.

Le Major. Principes faux, pitoyables!

Mina. Ce sont vos propres discours, voudriez-vous les réfuter parcequ'ils sortent de ma bouche?

Le Major. Vous faites la Sophiste. C'est donc à dire, que le sexe le plus foible se trouve déshonoré par tout ce qui ne convient pas

pas au plus fort? C'est à dire que l'homme doit se permettre tout ce qui convient à la femme? Qui donc des deux la nature a-t-elle établi pour être le soutien de l'autre?

Mina. Tranquillisez-vous, Tellheim. — Je ne ferai pas tout à fait sans appui, quoi que je ne puisse pas avoir l'honneur d'accepter le vôtre. Il me restera assez de ressources dans ma nécessité. Je me suis fait annoncer chez notre Envoyé, je dois lui parler aujourd'hui; j'espère qu'il m'accordera sa protection. Le tems se passe. Permettez, Monsieur le Major — —

Le Major. Je vais vous accompagner, Madame — —

Mina. Eh non, Monsieur le Major, laissez-moi, je vous prie — —

Le Major. Je ne vous quitterai non plus que vo re ombre. Venez Madame, allez où vous voudrez, chez qui vous voudrez. Je veux conter par tout, en votre présence, aux gens connus, aux gens inconnus, cent fois par jour, oui, je conterai l'histoire des noeuds qui nous lient, je dirai par quel cruel caprice vous voulez aujourd'hui les rompre.

Scene

Scene Dixieme.

Frontin. Les précédens.

Frontin. (criant à tue tête) Monsieur le Major. Monsieur le Major.

Le Major. Quoi? Qu'est-ce?

Frontin. Eh vite, vite venez donc.

Le Major. Eh bien qu'est-ce que c'est? Approche. Dis-moi, ce que c'est.

Frontin. Que je vous dise un mot. (il lui parle à l'oreille.)

Mina. (à part à Lifette, dans le même moment) T'aperçois-tu de quelque chose, Lifette?

Lifette. Oh! que vous êtes dure! — Je suis sur les charbons.

Le Major. (à Frontin) Que dis-tu là? — C'est impossible! — Elle? (regardant Mina d'un œil farouche) Parle haut; soutiens-le en face de Madame. — Ecoutez-donc, Madame. —

Frontin. L'hôte dit que Madame de Barnhelm a pris la bague, que je lui avois donné en gage, que Madame l'a reconnue pour la sienne, & qu'elle ne veut plus la lui rendre. —

Le Major. Cela est-il vrai, Madame? Non, cela ne peut pas être.

Mina.

Mina. (souriant) Et pourquoi donc pas, Tellheim? — Pourquoi cela ne pourroit-il pas être? —

Le Major. (avec impétuosité.) Eh bien, soit! — Quel jour affreux porte la lumière dans mon ame. C'est maintenant que je vous reconnois, perfide, infidelle!

Mina. (effrayée) De qui parlez-vous? Quelle est cette infidelle?

Le Major. Vous-même, dont je ne veux plus prononcer le nom.

Mina. Tellheim!

Le Major. Oubliez jusqu'à mon nom. — Vous veniez ici dans l'intention de rompre avec moi. Voila, qui est clair. — Faut-il que le hazard serve si bien les traîtres! C'est lui qui fit tomber votre bague entre vos mains. C'est par un noir artifice que vous futes me faire reprendre la mienne.

Mina. Tellheim! Quels sont ces noirs fantômes? Allons, reprenez vos sens, écoutez-moi.

Lisette. (à part) Elle a ce qu'elle mérite!

Scene

Scene Onzieme.

Werner. (une bourse pleine d'or à la main) *Les précédens.*

Werner. Me voici déjà de retour, Monsieur le Major. —

Le Major. (sans le regarder) Qui est-ce qui te demande ici? —

Werner. Voici de l'argent, mille pistoles.

Le Major. Je n'en veux point.

Werner. Demain, Monsieur le Major, vous en aurez encore autant.

Le Major. Eh, garde ton argent.

Werner. Ce n'est pas à moi, c'est à vous l'argent, Monsieur le Major — Je crois ma foi, que nous ne reconnoissez pas celui qui vous parle.

Le Major. Va-t'-en, te dis-je.

Werner. Qu'avez-vous donc? — Je suis Werner.

Le Major. La bonté n'est que dissimulation: le zèle, qu'une apparence trompeuse.

Werner. Dites-vous cela pour moi?

Le Major. Comme tu voudras.

Werner. Eh mais, je n'ai fait qu'exécuter vos ordres. —

L. B.

Le Major. Eh bien, exécutes encore celui-ci: va-t'en. —

Werner. Monsieur le Major! (d'un air fâché) Je suis homme — —

Le Major. Eh bien, tu n'es pas grande chose.

Werner. Un homme, qui a de la bile comme vous. —

Le Major. Bon, la bile est ce que nous avons de mieux.

Werner. Je vous en prie, Monsieur le Major — —

Le Major. Je n'ai que faire de ton argent. Combien de fois faut-il te le répéter?

Werner. (en colère) Eh bien, le prendra qui voudra. (il jette le sac d'or à ses pieds & se retire de côté.)

Mina. (à Lisette) Ah! ma chère Lisette. J'aurois bien dû suivre tes conseils. J'ai poussé trop loin le badinage — — Mais pourtant s'il vouloit m'entendre — — (en allant à lui.)

Lisette. (sans répondre à sa maîtresse s'approche de Werner) Monsieur le Fourrier. —

Werner. (avec humeur) Otez-vous de là!

Lisette. Oh! quels hommes font-ce-là!

Mina. Tellheim! — Tellheim! (il se ronge les doigts de rage, détourne le visage & n'entend rien) Non, c'en

c'en est trop. — Ecoutez moi donc. Vous vous abusez — — Un malentendu — Tellheim — quoi? vous ne voulez pas écouter votre Mina? — Pouvez-vous avoir de tels soupçons? — Moi! rompre avec vous? — Je ferois venuë dans ce dessein? — — Tellheim! — —

Scène Douzième.

Deux Domestiques entrent précipitamment par deux différents endroits de la Salle. *Les précédens.*

L'un des Domestiques. Madame, Son Excellence Monsieur le Comte —

L'autre Domestique. Voilà, qu'il arrive Madame. — —

Lisette. (courant à la fenêtre) C'est lui, c'est lui!

Mina. C'est lui? — Oh! Tellheim, dépêchons-nous — —

Le Major. (revenant à lui tout d'un coup) Qui, qui est-ce qui vient? Votre oncle, Madame? Cet oncle cruel? Qu'il entre! — qu'il entre! — N'ayez pas peur. Il ne vous fera rien, pas même de regards menaçants, ou

M

c'est

c'est à moi, qu'il auroit affaire. — Quoique vous ne le méritiez pas. —

Mina. Vîte, Tellheim, embrassez moi, & oubliez tout — —

Le Major. Ah! si je savois, que vous pussiez vous repentir — —

Mina. Non, je ne me repentirai jamais, d'avoir pénétré tout le fond de votre cœur. — Ah Dieux! quel homme êtes-vous! — Embrassez votre Mina, votre heureuse Mina, mais qui ne peut l'être pleinement que par vous. (elle se laisse aller dans ses bras) Allons le recevoir. —

Le Major. Recevoir, qui?

Mina. Le meilleur de vos amis sans vous connoître.

Le Major. Comment?

Mina. C'est le Comte mon oncle, mon pere, le vôtre. Ma fuite, sa disgrâce, mon exhérédation — est-ce que vous n'entendez pas? Tout cela n'étoit qu'une fiction. Oh! trop credule Chevalier!

Le Major. Fiction? mais cette bague? cette bague?

Mina. Où est la bague, que je vous ai rendue?

Le

Le Major. Ah! vous voulez la reprendre? — Oh! bonheur. La voici, Mina. (il la tire de sa poche.)

Mina. Avant toute chose, regardez-la donc un peu. — Aveugle, qui ne voulez rien voir! — Quelle est cette bague? Quelle est-elle? Est-ce celle qui me vient de vous, ou celle que vous avez de moi? N'est-ce pas justement celle que je n'ai pas voulu laisser entre les mains de l'hôte?

Le Major. Dieux! que vois-je qu'entends-je?

Mina. Eh bien, le prendrai-je? Faut-il la reprendre? — Allons, donnez-la moi, donnez-la moi. (elle la lui arrache de la main, & la lui met elle-même au doigt) Eh bien? Allons, tout est-il comme il faut?

Le Major. Où suis-je? — (il lui baise la main) Oh! génie malfaisant! Comment avez-vous pu me faire tant souffrir?

Mina. C'est une leçon pour vous, mon cher époux; chaque fois, que vous me jouerez un tour, foyez bien assuré, que je vous en rejoueraï un autre — Et pensez-vous, ne m'avoir pas aussi fait souffrir?

M 2

Le

Le Major. Les femmes font de franches Comédiennes. J'ai tremblé, j'ai frissonné, qu'il m'en a coûté pour me contenir!

Mina. Mon rôle n'étoit pas fort aisé à jouer — Mais allons, venez donc — —

Le Major. Je ne puis encore me remettre — Que je me sens à l'aise, que je me sens le cœur ferré! C'est ainsi qu'un songe effrayant nous réveille en sursaut.

Mina. Ne nous amusons pas. — Je l'entends déjà.

Scène Treizieme.

Le Comte, suivi de différents domestiques & de *L'hôte.*

Les précédens.

Le Comte. (en entrant) Elle est donc heureusement arrivée? —

Mina. (qui s'élançe au devant de lui) Ah! mon père! —

Le Comte. Me voici, ma chère Mina. (il l'embrasse) Eh mais, petite fille! (en apercevant Tellheim) Il y a à peine vingt quatre heures que vous êtes ici, & vous voilà déjà en pais de connoissance? vous recevez déjà compagnie?

Mina.

Mina. Devinez, qui c'est? —

Le Comte. Ce ne seroit pas ton cher Tellheim?

Mina. Et qui donc? — Venez, Tellheim. (elle le présente au Comte)

Le Comte. Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus, mais au premier coup d'œil, j'ai crû vous reconnoître; je desirois que ce fût vous. Embrassez-moi — vous avez toute mon estime, je vous demande votre amitié — vous êtes aimé de ma niece — de ma fille —

Mina. Vous le savez bien, mon cher père! — Mon amour est — il aveugle?

Le Comte. Non Mina, ton amour n'est pas aveugle, mais ton amant est muet.

Le Major. (se jette dans ses bras) Ah! mon père! Permettez, que je revienne à moi — —

Le Comte. Voila qui est bien mon fils. J'entends: si ta bouche ne babille pas, ton cœur fait bien se faire entendre. — Je n'aime pas autrement les Officiers de cette couleur. (montrant l'uniforme de Tellheim) Mais vous, vous êtes un honnête-homme; & quel que soit l'habit, qui couvre un honnête-homme il est toujours aimable.

Mina. Ah! si vous saviez tout — —

M 3

Le

Le Comte. Eh bien, qui vous empêche de me conter tout cela? — Où est mon appartement, Monsieur l'hôte?

L'hôte. Votre Excellence veut-elle avoir la bonté d'entrer ici?

Le Comte. Viens, Mina, venez Monsieur le Major. (il sort avec l'hôte & les domestiques.)

Mina. Venez, Tellheim.

Le Major. Je vous suis dans la minute, Madame. Permettez — J'ai un mot à dire à cet homme-là. (il se tourne du côté de Werner.)

Mina. Oui, parlez-lui, cela me paroît nécessaire. N'est-il pas vrai, Lifette?

(elle suit le Comte.)

Scene Quatorzieme.

Le Major. Werner. Frontin. Lifette.

Le Major. (montrant le sac d'or, que Werner a jetté par terre.) Frontin, approche, ramasse ce sac, emporte-le chez moi; va. — (Frontin l'emporte.)

Werner. (qui est toujours resté dans un coin, d'un air sauvage, & qui n'a pas paru s'intéresser à rien, dès qu'il entend ces dernières paroles, dit: Ah! Enfin.

Le

Le Major. (l'abordant familièrement) Werner, quand toucherais-je les autres mille pistoles?

Werner. (qui reprend tout à coup sa bonne humeur) Demain, Monsieur le Major, demain, —

Le Major. Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur, mais je veux être ton trésorier. Vous autres, qui avez le cœur si bon, vous auriez bien besoin d'être en tutelle; car d'une façon vous êtes des dissipateurs. — Il me semble, que je t'ai fâché, Werner.

Werner. Cela est vrai, le diable m'emporte! — Mais je n'étois qu'une bête, je le vois bien. Je mériterais d'aller en prison: faites m'y conduire, Monsieur le Major; mais plus de rancune, je vous en prie. —

Le Major. De la rancune? (lui serrant tendrement la main) Ce que je ne puis t'exprimer, lis-le dans mes yeux. — Ah! Est-il un homme au monde, qui possède le cœur d'une meilleure fille — d'un ami plus fidèle? — N'est-il pas vrai, Lifette?

(il sort.)

Scene Quinzieme.

Werner. Lifette.

Lifette. (à part) Oui, assurément: c'est un bien bon bon garçon. Si j'allois le laisser échapper, j'aurois peine à retrouver son pareil. — (elle s'approche de Werner, d'un air timide & confus) Monsieur le Fourrier. —

Werner. (en s'essuyant les yeux) Eh bien? —

Lifette.

Lifette. Monsieur le Fourrier. — —

Werner. Quoi donc, mon petit trognon? — —

Lifette. Regardez - moi un peu, Monsieur le Fourrier —

Werner. Je ne puis pas encore, il m'est tombé quelque chose dans les yeux.

Lifette. Regardez - moi donc — —

Werner. J'ai bien peur, de ne vous avoir que trop regardé, mon petit trognon. — Eh bien, allons; je vous regarde. Qu'est-ce que vous voulez?

Lifette. Monsieur le Fourrier — — —

Werner. M'aimeriez-vous, mon petit trognon? Pour moi, je suis pris, le Diable m'emporte! Tenez, Werner est un bon vivant, un bon Diable, voulez-vous être sa petite femme? Est-ce une affaire faite?

Lifette. Eh bien, de tout mon cœur.

Werner. Mais, viendrez-vous avec moi en Perse?

Lifette. Je vous suivrai par tout.

Werner. Vrai? — Hola! he! Monsieur le Major! Ne faites pas tant le fier. J'ai tout comme vous une bonne fille en mariage, & un ami fidèle. — Allons, touchez-là, mon petit trognon. — Prenons courage. Dans dix ans d'ici, vous serez Madame la Générale, ou je creverai à la peine.

F I N.

ERRATA.

Dans l'avant propos à la citation de la fable de la Fontaine au lieu de: *Le Cheval & l'Âne*, lisez: *L'Âne & le chien*. Malgré mes soins pour éviter les fautes d'impression, il s'en est encore glissé, mais elles sont en petit nombre & peu considérables.